53 060/3 Su-90

Bibliothèque
de
M.r Alexandre Godard.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30549000

ESSAI

HISTORIQUE

ET POLITIQUE,

SUR LA RACE

DES BREBIS A LAINE FINE,

Tiré en partie d'un Discours prononcé en Suédois le 25 Avril 1770, par M. CLAUDE ALSTROM, Assesseur au Conseil royal du Commerce de Suéde, Membre de la Société Botanique de Florence, & Président de l'Académie royale de Stockholm.

AVEC DES OBSERVATIONS PHYSIQUES du même Auteur sur la production de la laine fine des Brebis.

Ouvrage utile aux Commerçans, aux Cultivateurs, & à ceux qui sont à la tête du Gouvernement économique des nations.

Hic labor : hinc laudem, fortes, sperate, coloni. *Virg.*

A SAARBRUCK,
Aux dépens de la Société Typographique.
Et se vend à Metz chez J. B. COLLIGNON.

M. DCC. LXXIV.

Wellcome
Library

ESSAI
HISTORIQUE
ET POLITIQUE
Sur la race des Brebis à laine fine.

Les parties de la terre qui furent les premieres habitées, ont été, ſans doute, celles dont le climat eſt doux tempéré ; les hommes alors avoient peu de beſoins, ils ne connoiſſoient que ceux de la nature, & les beſoins de la nature ſont en bien petit nombre, comparés à ceux de l'imagina-

tion. Les Sauvages ne connoiſſent encore que les premiers, les peuples policés ſont tourmentés par les ſeconds : peu conſidérables dans le commencement des ſociétés politiques, ils ſont devenus infinis avec le temps, & ſont auſſi eſſentiels aujourd'hui au bonheur de l'homme, que ſa ſubſiſtance l'eſt à ſa conſervation. Vagabonds & errans ſur la ſurface de la terre, les hommes recevoient d'elle des alimens pour ſe nourrir ; ils ſe vêtiſſoient de ſes productions, dont ils formoient auſſi leurs habitations ; mais au fur & à meſure qu'ils ſe multiplierent, il fallut auſſi que leurs ſubſiſtances ſe multipliaſſent. Le beſoin les rendit induſtrieux : ils cultiverent la terre pour la rendre plus féconde ; elle le

fut davantage dans les endroits où les animaux ſéjournerent : On le remarqua, & l'uſage des engrais s'introduiſit. Le haſard fit tuer un animal, d'autres animaux le mangerent ; les hommes les imiterent, & crurent alors que tous ces animaux n'exiſtoient que pour eux : ils firent de leur chair leur principale nourriture, tandis que de leurs troupeaux, ils fabriquerent leurs vêtemens. En même temps s'établit parmi eux les propriétés, chaque famille eut la ſienne, & dans chaque famille le plus ancien eut une autorité que tous ſes membres reſpecterent. Pluſieurs familles ſe réunirent pour la défenſe & pour l'uſurpation ; elles ſe choiſirent un chef qui commanda à tous les autres chefs ; il fit des Loix, elles furent

acceptées, on s'y ſoumit & qui oſa les enfreindre fut puni. De cette réunion des hommes en ſociété, naquit de nouveaux beſoins, il fallut y pourvoir; on le fit : mais dabord par des moyens groſſiers, qui avec le temps ſe perfectionnerent. L'art de l'agriculture le fut en même temps que celui du berger, & bien plus rapidement tous deux que les autres, parce qu'ils intéreſſoient eſſentiellement la ſubſiſtance & le vêtement. Les chefs prenoient ſoin des troupeaux, & les conduiſoient, tandis que les autres qui leur obéiſſoient, cultivoient la terre. On imagina l'art de filer la laine, & bien-tôt aprés on connut celui de l'employer. Les troupeaux alors devinrent plus intéreſſans, & plus l'art des manufactures

ſe perfectionna, plus on s'occupa du ſoin de multiplier les animaux utiles qui fourniſſoient les matieres qu'on y employoit. On peut juger des progrès rapides que les Juifs firent dans l'art des manufactures, par la multiplicité des ornemens du tabernacle, par les vêtemens des Prêtres, de leurs Chefs & de leurs Souverains. Les troupeaux étoient alors une des principales richeſſes des Hébreux, puiſque les hiſtoriens ſacrés diſent que la défaite des Moabites leur valut ſix cents ſoixante-cinq mille brebis; que celle des Hagabites en rapporta deux cents cinquante mille à la ſeule tribu de Juda; que Meſa, Roi des Moabites payoit à Joram un tribut annuel de deux cents mille brebis, agneaux ou beliers. Les

Phéniciens furent après les Hébreux, le peuple qui porta plus loin l'art des manufactures de laine, ils le firent connoître dans toutes les parties du monde. Les Grecs faisoient un si grand cas de la laine, ils la regardoient comme une si grande richesse que chez eux, il étoit défendu d'égorger, même pour les sacrifices, les jeunes brebis & celles qui n'avoient pas été tondues auparavant. Chez les Rois de Rome, l'homicide s'expioit en donnant une brebis, & les Sénateurs conduisoient eux-mêmes leurs troupeaux.

Vingt-un an avant Jesus-Christ, on faisoit à Malthe des draps fins, & longtemps avant, les Espagnols & les Portugais avoient reçu des Phéniciens l'art de manufacturer la laine,

& du temps de Strabon (*), les étoffes de laine d'Eſpagne jouiſſoient déja de la plus grande réputation.

La découverte du nouveau monde arrêta les progrès des manufactures de laine des Eſpagnols. Leurs laines & les productions de ces manufactures les auroient rendu le peuple le plus puiſſant de l'Europe. Leurs conquêtes en firent le peuple le plus riche, mais en même temps le plus foible & le moins redoutable. L'Eſpagne n'eut plus qu'une richeſſe idéale & fut preſqu'entiérement privée de ſa richeſſe réelle. Au génie actif & laborieux qui animoit tous ſes habitans, ſuccéda une indolence orgueilleuſe, qui étouffa en eux le germe de toute eſpéce d'induſtrie

(*) Il vivoit ſous Tibere.

cultivatrice. Elle avoit réſiſté à la puiſſance formidable des Romains; maîtreſſe des mines du Pérou & du Méxique, elle ne put conſerver ſa conquête qu'en détruiſant ceux qui en étoient les légitimes poſſeſſeurs. Enfin, régorgeant d'or elle ſouffrit les maux de la pauvreté. Cela paroîtra incroyable à quiconque ignore ce qui s'eſt paſſé en Eſpagne depuis 1492, ſur-tout, lors qu'il lira dans D. G. de Vſtariz, que depuis cette année juſqu'à 1724, les Eſpagnols ont reçu de l'Amérique cinq mille millions de piaſtres en or & en argent, ce qui fait en argent de France, la piaſtre ſur le pied de cinq livres, plus de cinquante deux mille millions. Cette ſomme immenſe n'eſt point reſtée en Eſpagne, elle a paſſé chez

les nations voiſines, qui ont fourni à ſes habitans & à ceux de ſes colonies, les productions de la terre & des manufactures dont ils manquoient. L'Eſpagne poſſédant un territoire naturellement fécond, n'a plus eu qu'un ſol infertile; ſa population n'eſt aujourd'hui que de ſept millions cinq cent mille hommes, & du temps des Romains, elle étoit ſi conſidérable, ſuivant ce que rapportent les auteurs de ce temps, qu'elle paroit incroyable.

Les Eſpagnols, au reſte, n'étoient pas le ſeul peuple de l'Europe qui connût l'art de manufacturer la laine. Dès le neuviéme ſiecle, preſque toutes les nations de cette partie du monde, avoient chez elle des manufactures de draps, mais non pas en

assez grande quantité pour en faire une branche de commerce d'exportation. Charlemagne un des plus grands Rois qui aient paru, si on oublie ses momens de fanatisme & de superstition, avoit donné au commerce des Européens une nouvelle activité par l'établissement des manufactures de Lyon, de Tours, d'Arles, de Rome & de Ravene. A cette époque toutes les manufactures de laine de la Flandre & du Brabant commencerent à être célébres ; elles se soutinrent jusqu'en 1305. Celle de Louvain seule possédoit quatre mille maîtres & cent cinquante mille ouvriers; une partie de ceux-ci vexés par leurs maîtres, quitterent le pays & se retirerent en Hollande, en Angleterre & dans différens pays de l'Allema-

gne, où ils établirent des manufactures ; celles de la Hollande eurent le plus brillant ſuccès : en 1624, elles fabriquoient vingt-ſix mille piéces de draps de la premiere qualité. En 1659, cent quarante familles Angloiſes d'ouvriers paſſerent en Hollande, dont l'induſtrie fut toute entiere pour les fabriques de draps fins, qui ſe perfectionnant de jour en jour, égalerent, ſi elles ne ſurpaſſerent pas, celles des autres nations. Toutes les manufactures de la Hollande ont perdu, non leur réputation qui eſt aujourd'hui la même qu'elle étoit autrefois, mais l'étranger qui rebuté de la cherté des étoffes, en a fait des demandes moins conſidérables. Cette cherté a été la ſuite néceſſaire de celle de la main-

d'œuvre occasionnée par le renchérissement des vivres. Les manufactures de Leyden & d'Utrecht, produisent encore aujourd'hui comme autrefois, des draps de la plus grande perfection ; ils peuvent soutenir la concurrence de ceux de France & d'Angleterre ; ils ont la solidité des uns & l'éclat des autres ; mais les draps noirs d'Utrecht leur sont supérieurs : les camelots de Leyden, égalent ceux de Bruxelles ; pour les ratines, elles le cédent à celles des Anglois, mais l'emportent sur celles de France.

Les Anglois ont bien plus fait pour leur commerce que les Hollandois pour le leur. En remontant aux temps les plus reculés de la monarchie Britannique, on voit

leurs Souverains s'occuper du ſoin de leurs laines & de leurs manufactures de lainage : pluſieurs des loix d'Ina furent faites pour les unes comme pour les autres ; dans l'intervale du temps qui s'écoula depuis 712 juſqu'en 727, on les vit s'occuper du ſoin de multiplier leurs races de moutons. Alfred, Edgard y donnerent la plus grande attention, & ſur-tout le dernier, qui délivra l'Angleterre de la race carnaſſiere des loups. Depuis ce temps les laines d'Angleterre devenues plus abondantes, purent ſuffire à ſes manufactures, puiſque Henry II défendit qu'on ſe ſervît des laines d'Eſpagne, & qu'on les mêlât avec celles d'Angleterre pour la fabrique des draps & autres étoffes ; quiconque contre-

venoit à la loi, payoit une amende, & l'étoffe étoit brûlée publiquement.

Les premieres manufactures de laine des Anglois, dont il eſt parlé dans leur hiſtoire, ſont celles de Lyncoln, d'Yorck & d'Oxford. Dès l'onziéme ſiécle, elles jouiſſoient déja d'une grande réputation. Dans le douziéme, celles de Wincheſter étoient renommées, & les droits que le Roi levoit ſur les productions de ces manufactures, lui formoient déja un revenu conſidérable. La largeur des draps Anglois fixée par les réglemens de l'année 1199, étoit de deux aunes entre les deux liſieres & toute la piéce étoit ſoumiſe à une inſpection rigoureuſe; le moindre défaut la faiſoit rejetter du commerce, elle ne pouvoit être vendue.

Mais ce ne furent pas ces réglemens qui contribuerent le plus à la perfection des étoffes de laine angloiſe ; mais bien l'induſtrie des Flamans, qui forcés en 1331 de quitter leur patrie, trouverent chez les Anglois un aſyle aſſuré contre l'oppreſſion, & des moyens d'employer utilement pour eux-mêmes leurs talens qu'on encouragea par des récompenſes & des priviléges conſidérables.

Dans le ſeiziéme ſiécle les Anglois ignoroient l'art du jardinage, au point qu'ils étoient obligés de tirer de l'étranger les légumes les plus communs, le choux, le navet; mais ils exportoient tous les ans deux cents mille piéces de draps. Cette exportation augmenta tellement qu'au

commencement du dix-ſeptiéme ſiecle, elle rapportoit tous les ans environ un million ſterling, & vingt ou trente ans après, deux millions quatre cent trente-deux mille deux cent quatre-vingt-douze livres ſterlings, ce qui formoit environ le cinquiéme de l'exportation générale de la nation. Si nous en croyons le diſcours que fit un Membre du Parlement en 1739, les manufactures de laine employoient alors environ un million & demi de perſonnes.

Que la liberté dont jouiſſent les citoyens & les étrangers en Angleterre, ait contribué à l'augmentation des manufactures dans ce pays, c'eſt ce dont on ne peut douter : mais certainement cette augmentation fut auſſi la ſuite néceſſaire du ſoin qu'ont pris

pris les Anglois de leurs troupeaux, & l'attention qu'ils ont donnée pour exciter leur multiplication. Dès le neuviéme ſiécle, les Anglois avoient déja une ſi grande quantité de laine, qu'ils en exportoient tous les ans environ cent mille ſacs, de deux cent quarante livres d'Angleterre; ſous Henry IV, cette exportation monta à cent trente mille, actuellement, elle eſt eſtimée monter à la valeur de deux millions de livres ſterlings.

C'eſt toujours en proportion de la conſommation d'une denrée que ſa culture augmente ou diminue : les cultivateurs Anglois aſſurés de vendre avantageuſement la laine de leurs troupeaux, les multiplierent tellement, qu'on craignit ſous Henry VIII

que la culture de la terre en ſouffrît. Cette crainte étoit fondée, puiſqu'il y avoit alors des troupeaux de vingt-quatre mille bêtes à laine; dans l'intention d'arrêter cette multiplication qu'on regardoit comme outrée, on fit un ſtatut (1534), qui défendoit à tous particuliers d'avoir plus de deux mille moutons. Je ne ſais pas ſi cette défenſe a été levée; ce qui me feroit croire qu'elle ne ſubſiſte plus, c'eſt qu'elle eſt incompatible avec les droits naturels d'un peuple libre, & que d'ailleurs toute l'Angleterre ne ceſſe de ſe plaindre de ce qu'on abandonne le ſoin de la culture des terres, pour ne s'occuper que de celui des troupeaux.

Jaloux & ambitieux, les Anglois ont, dans tous les temps, mis tout en

uſage pour empêcher l'exportation de leurs laines & de leurs beliers. Edward III, en 1338, fit une loi rigoureuſe pour la défendre ; elle fut renouvellée ſous Henri VI en 1424. La loi d'Eliſabeth de 1566, ordonnoit, pour la premiere fois, la confiſcation de tous les biens du coupable, qui après avoir eu la main gauche coupée, devoit encore être retenu en priſon pendant un an ; & en cas de récidive, la loi le condamnoit à être pendu, ſans que le Roi pût commuer ſa peine. Cette loi ſévere ſubſiſte encore dans toute ſa force ; mais l'avidité plus puiſſante fait qu'on la brave, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, il ſort tous les ans en contrebande pour près de deux millions de livres ſter-

lings de laine, tandis que l'exportation de la laine manufacturée ne monte qu'à huit millions.

Quelque parfaites que ſoient les laines d'Angleterre, elles ſont cependant bien inférieures à celles d'Eſpagne; & les Anglois eux-mêmes qui l'avouent, ſont obligés malgré eux, de s'en procurer pour leurs fabriques de draps fins. Pour s'affranchir de cette dépenſe, comment les Anglois n'ont-ils pas encore tenté de multiplier chez eux la race des moutons eſpagnols. Sans détruire la leur, ils auroient pu ajouter ce ſurcroit de richeſſes territoriales à celles qu'ils poſſédoient déja. Dans un peuple auſſi actif, lorſqu'il s'agit de faire le bien du pays, cette négligence n'eſt pas concevable, à moins qu'elle n'ait

pour principe le préjugé vulgaire, que c'eſt à leur climat que les Eſpagnols doivent en entier la perfection de leurs laines. Que le climat ou le ſol y ait contribué pour quelque choſe, c'eſt ce dont on ne peut douter; mais qu'il ait tout fait, c'eſt ce dont on ne peut être perſuadé, quand on conſidere que la laine des moutons d'Eſpagne tranſplantés en Suéde, n'a pas dégénéré : d'ailleurs tant de pays qui ont un climat ſemblable à celui de l'Eſpagne, ne recueillent cependant pas de leurs troupeaux une laine auſſi parfaite. La maniere dont les Eſpagnols elevent, conduiſent & nourriſſent leurs moutons, voilà, je penſe, le ſeul & unique principe de la perfection de leur laine. Dans toutes les nations,

le goût du commerce, celui de la navigation & des manufactures, & plus encore le luxe, a fait perdre celui de l'agriculture. On a laiſſé la culture des terres aux habitans de la campagne ; ces mêmes habitans ont été avilis par ceux des villes, qui les ont mépriſé, & dans bien des pays le Gouvernement les a découragés par des traitemens durs & ſouvent même inhumains. Les poſſeſſeurs des terres n'ont vu dans le laboureur qu'un homme mercénaire, qui trop heureux de leur devoir la ſubſiſtance, ne devoit travailler que pour leur procurer les moyens de ſatisfaire leur vanité, leur orgueil, & ſouvent leurs goûts dépravés. On a eu des troupeaux ; mais on s'eſt peu occupé du ſoin de choiſir les races, & de la

maniere de les conſerver dans toute leur intégrité, moins encore de celle de les améliorer. Le conducteur d'un troupeau n'a été que le dernier & le plus vil de la communauté. Les Eſpagnols ont tenu une conduite tout-à-fait différente ; dans aucun temps ils n'ont pas perdu de vue le ſoin de leurs troupeaux. Les richeſſes mêmes de l'Amérique, qui ont étouffé en eux toute eſpéce d'activité, qui ont rendu l'Eſpagnol fier, vain, & orgueilleux, même dans la pauvreté, n'ont pu lui faire abandonner le ſoin de ſes laines. L'Eſpagnol n'a plus cultivé la terre ; mais il a toujours donné la plus grande attention à la conſervation de ſes moutons : il a mépriſé tous les arts, mais il a reſpecté celui du berger, au point

qu'on retrouve encore aujourd'hui parmi les Eſpagnols, les veſtiges de cette vie paſtorale, qui dans les temps les plus reculés du monde, honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.

Tous les Gouvernemens de l'Europe ont fait de ſages loix pour l'adminiſtration de la Juſtice ; ils ont donné la plus grande attention à l'établiſſement d'une police rigoureuſe qui aſſurât la tranquillité publique ; des réglemens ſans nombre ont été imaginés dans tous les pays, pour accélérer les progrès du commerce ; aucun peuple n'a négligé l'encouragement des arts & des ſciences & même de l'agriculture : l'art du berger ſeul a été oublié ; l'Eſpagne a fait le contraire, elle a tout négligé

excepté le ſoin de ſes troupeaux, des avantages conſidérables ont été faits aux poſſeſſeurs des bergeries; on a un Code de loix entier fait en leur faveur, imprimé par ordre du Gouvernement, en 1731.

Les poſſeſſeurs des bergeries en Eſpagne, forment depuis un temps immémorial une ſociété ou confrairie particuliere, dont les chefs s'aſſemblent à certains temps, dans certains lieux indiqués; ils réglent dans ces aſſemblées la marche des troupeaux, font des Réglemens nouveaux, ou changent les anciens, tant pour ce qui regarde les bergers conducteurs, que pour ce qui peut intéreſſer la conſervation du bétail. C'eſt auſſi alors que chacun reconnoit celui qui lui appartient, & qui

par mégarde ou autrement a pu s'égarer & entrer dans les troupeaux des autres.

L'usage de ces assemblées pastorales subsistoit du temps des Gots. Euric IX un de leur Roi, donna en 466, une loi, non pour l'établir, mais pour le maintenir. Le Concile de Toléde de 633 en fait aussi mention. Pour que ces assemblées des pasteurs eussent plus de consistance, les Rois d'Espagne leur donnerent le titre de Conseil, & voulurent qu'il fût tenu en leur nom par un de leurs Officiers de justice, qu'ils chargerent spécialement de veiller à l'exécution de ces loix que le Conseil feroit ou qu'il auroit faites auparavant. Par là le corps des bergers acquit une si grande considération, qu'une Reine

de Portugal ne dédaigna pas en 1499 de lui envoyer un Ambaſſadeur, pour demander que les troupeaux Eſpagnols fuſſent envoyés pour paître ſur les terres de ſes ſujets, leur promettant toute aide, ſecours & protection. Cette propoſition ayant été acceptée, les troupeaux Eſpagnols ont toujours depuis été paître ſur les terres des Portugais, auxquels chacun d'eux paye aujourd'hui une légere redevance ; mais il leur eſt expreſſément défendu par les loix qui leur permettent ces émigrations momentanées, de tondre leurs brebis ſur les terres portugaiſes, & d'en vendre aucune ; & pour que cela ſoit obſervé, chaque paſteur eſt obligé avant que de ſortir du territoire eſpagnol, de faire ſa décla-

ration de la quantité de bêtes qui compoſent ſon troupeau, & de donner caution, qu'il ne diſpoſera d'aucune en faveur des Portugais.

Les troupeaux de laine fine d'Eſpagne ne ſont pas ſédentaires, ils paſſent d'un pâturage dans un autre. L'hyver on les met paître dans les plaines les plus baſſes des provinces méridionales, l'Eſtramadure, l'Andalouſie & la nouvelle Caſtille, ou ſur les terres des Portugais les plus voiſines du territoire d'Eſpagne. L'été on les fait paſſer dans les provinces ſeptentrionales, & on les tient de préférence ſur les hauteurs & ſur les montagnes de la vieille Caſtille & du royaume de Leon. Pour ſe rendre à leur deſtination, ils trouvent tous les paſſages ouverts. Les poſſeſſeurs

d'une terre inculte ne peuvent s'oppoſer à ce qu'ils la traverſent, & ne doivent exiger pour cela aucune rétribution : il n'en eſt pas de même des terres enſemencées, des prairies, des vignes, des jardins potagers & des pâtures de bœufs, ni d'aucune eſpéce d'enclos, qui tous leur ſont interdits, à l'exception cependant des plantations d'oliviers, par leſquelles les troupeaux peuvent paſſer, dans leſquelles ils peuvent auſſi paître. La raiſon de cela, c'eſt que comme l'olivier eſt un arbre fort élevé, ſes fruits ne ſont pas expoſés à être endommagés par le bétail, & que d'ailleurs ces plantations ſont preſque toujours ſur des terreins communaux dont l'uſage doit être pour tout le monde.

C'eſt à l'uſage continuel que les paſteurs font du parcage, que l'Eſpagne doit certainement, en partie, la conſervation de la bonté de ſes laines ; on ne peut en douter après ce qui eſt arrivé en France, il y a environ vingt ans. Un troupeau de moutons de Sologne, dont la laine étoit fort médiocre, & ſur-tout fort groſſiere, fut mis dans le parc de Chambord, il y reſta près de deux ans, menant une vie entiérement ſauvage ; au bout de ce temps la laine de ce troupeau avoit, pour ainſi dire, changé de nature, & étoit devenue auſſi belle que celle des moutons de Flandre. Pline & Columelle (*) parlent

(*) Ce témoignage contredit ce paſſage de Mr. Buffon : *On ne trouve point*, dit-il, *de brebis ſauvages dans les déſerts.*

des moutons trouvés dans les forêts d'Afrique, dout la laine étoit de la plus grande beauté, & ſur-tout d'une blancheur éclatante, très-longue & bien garnie. Les Anglois ont adopté auſſi l'uſage de faire parquer leurs moutons la nuit comme le jour, l'hyver comme l'été. Ce que les Eſpagnols & les Anglois pratiquent, nous pourrions le pratiquer comme eux; mais chez nous le préjugé en détourne le cultivateur, & ce préjugé eſt ſi fort qu'il faut de grands exemples & non des loix pour le vaincre. D'ailleurs n'ayant point en France de grands troupeaux comme en Angleterre & en Eſpagne, il ſera toujours très-difficile de faire parmi nous des réformes utiles en faveur des troupeaux : *Nos peres ne l'ont*

pas fait (*), *ce n'eſt pas l'uſage dans notre pays.* Voilà ce que répondra preſque toujours le payſan, quand on lui propoſera quelque changement de conduite & de procédés. Les Suédois, vu la rigueur de leur climat, ont imaginé des parcs couverts ; ces parcs peuvent être tranſportés par deux hommes, & contenir deux cents moutons.

Les troupeaux eſpagnols habitant toujours les campagnes, il fallut que le Gouvernement donnât une attention particuliere, pour empêcher les enclos de ſe trop multiplier, & pour qu'on ne mît pas en vigne ou en

(*) L'agriculture eſt interreſſée à ce que l'uſage de faire parquer les moutons continuellement s'introduiſe en France, cent moutons amélioreront en un été huit arpens de terre pour ſix ans.

culture

culture, les terres qui ſervoient de pâturage. Philippe IV, en 1633, donna pour cela une loi, par laquelle il ordonnoit, de faire un dénombrement général & exact de tous les pâturages qui exiſtoient alors ; ce dénombrement devoit comprendre leur étendue & leurs bornes ; la même loi défendoit de les enclorre, de les labourer & de les cultiver dans aucune de leur partie, ſans une permiſſion expreſſe, & ſeulement pour le cas d'une néceſſité abſolue & bien prouvée, & ſur-tout de les planter en vigne ; elle vouloit auſſi que dans le cas de contravention, le pâturage fût rétabli, aux dépens du propriétaire, dans ſon état primitif ; la même loi prévoyoit encore les conteſtations qui pouvoient s'élever pour le prix

des loyers de ces mêmes pâturages, entre leur possesseur & les bergers, & ordonnoit que les arbitres fussent nommés par eux pour le régler, & à défaut d'unanimité de sentiment des arbitres, qu'il fût nommé un sur-arbitre par le tribunal le plus proche de l'endroit où se trouveroit situé le pâturage. Comme il arrivoit souvent que les propriétaires des terres, profitant des circonstances, exigeoient, pour laisser passer les troupeaux, des droits qui ne leur étoient pas dûs, & qui ensuite, étant une fois établis, se levoient avec la plus grande rigueur. La loi de Philippe IV les abolit tous, & défendit qu'on en établît à l'avenir de nouveaux : elle ôta aussi aux bergers qui avoient l'usage d'un pâturage, la

liberté de le céder à un autre berger. *Le pâturage*, dit la loi, *n'eſt à aucun berger, mais il appartient au troupeau.* Pour empêcher qu'on ne portât trop haut, les loyers des pâturages, il fut défendu de les mettre à l'enchere, & à qui que ce fût d'en donner un prix plus fort que celui qui en étoit offert; d'ailleurs la liberté d'affermer un pâturage fut ôtée à quiconque ne poſſédoit pas un troupeau, & à tous poſſeſſeurs de troupeaux d'affermer un pâturage plus grand qu'il n'étoit néceſſaire pour l'uſage du troupeau; mais lorſque le troupeau ſe cédoit à un autre, on pouvoit auſſi lui céder le pâturage, & le propriétaire même du pâturage ne devoit y rentrer qu'en acquérant le troupeau du berger, à moins qu'il ne

poſſédât lui-même un troupeau auſſi conſidérable que celui pour lequel il avoit affermé le pâturage. Lorſque ce pâturage ſe trouvoit plus conſidérable que ne le demandoit le troupeau, l'excédent devoit en être affermé à quelqu'autre berger. La même loi de Philippe mettoit auſſi à couvert de toute eſpéce de pourſuite de la part des créanciers, les troupeaux qui n'étoient que de cent bêtes, au-delà de ce nombre le créancier pouvoit agir, ſaiſir l'excédent, & le faire vendre ; mais pour qu'on ne pût pas abuſer du beſoin que les paſteurs pouvoient avoir des pâturages, Philippe IV en fixa le prix, même de ceux qui appartenoient à la Couronne. Celui des pâturages de l'Eſtramadure fut fixé à ſix réaux

de vellon pour chaque brebis, & à cinq pour ceux de l'Andalouſie & de la nouvelle Caſtille. En 1702, ce prix ſubſiſtoit encore, je ne ſais point s'il a été augmenté depuis. Dans les champs labourés par leſquels les troupeaux, faute d'autres chemins, étoient obligés de paſſer, on devoit laiſſer, pour leur paſſage, un chemin large de quatre-vingt-dix vares, la vare a cinq pieds, cinq pouces, ſix lignes de France.

Par la même loi Philippe exemptoit les paſteurs de pluſieurs impôts ordinaires, comme de ceux pour l'entretien des ponts & des chemins; il défendoit auſſi qu'on les actionnât dans un autre tribunal que celui duquel ils reſſortiſſoient, & pour empêcher qu'ils n'abuſaſſent de la con-

fiance de leur maître, la même loi, dans le cas où une bête du troupeau qui leur étoit confié venoit à s'égarer, les obligeoit à faire serment qu'il n'y avoit pas eu de leur faute, sans quoi le berger étoit obligé de la payer. Un des articles le plus important de cette loi, c'est celui qui regarde le sel. Philippe ordonna qu'il seroit fourni aux pasteurs par les magasins royaux, à un prix bien au-dessous de celui que le payoit le public, sans même que les pasteurs fussent obligés aux formalités ordinaires auxquelles les autres particuliers étoient assujetis, tant pour la délivrance du sel, que pour le transport. La consommation fut fixée à un fanegue ou cent livres pesant de France, pour cent moutons par an, & le prix

à vingt reaux par fanegue, au lieu de vingt-ſept que le payoient les autres ſujets.

Les autres articles de la loi regardent les eſcortes que l'on doit fournir aux paſteurs, en temps de paix comme de guerre, lors qu'ils paſſent des pâturages d'une ſaiſon dans ceux d'une autre : les ſoins que les Officiers du Roi doivent prendre pour leur faire fournir à un prix modique des pâturages, où ils puiſſent mettre ſéparément les bêtes malades ; enfin pour leur faire donner paſſage lorſqu'ils ſont obligés par la rencontre de quelques rivieres, de s'écarter du chemin ordinaire.

Bien avant Philippe IV, les paſteurs jouiſſoient en Eſpagne de pluſieurs grands priviléges ; le plus con-

sidérable étoit celui d'être mis, eux & leurs troupeaux sous la protection immédiate du Roi. Ce fut, en 1335, qu'Alphonse II donna un Edit par lequel il vouloit, qu'à l'avenir, tous les grands troupeaux de laine fine, fussent qualifiés troupeaux royaux. L'effet que produisit cette distinction fut d'exciter parmi tous les propriétaires de troupeaux la plus grande émulation. Tous s'occuperent du soin de les rendre plus nombreux, & sur-tout ne négligerent rien de ce qui pouvoit améliorer encore, s'il étoit possible, les laines. *L'œil du maître*, dit le proverbe, *engraisse le cheval.* Quand les Souverains veulent le bien, & qu'ils s'en occupent, ils ont pour les seconder, non seulement tous leurs Ministres, mais

encore tous leurs ſujets. Ils ſont alors pour leur pays ce qu'eſt, pour toute la nature, l'aſtre du jour, dont les influences animent & vivifient tout.

Mais ſi les loix d'Eſpagne peuvent ſervir de modéle aux autres Souverains qui veulent que leurs nations ayent de nombreux troupeaux, & que la laine qu'ils produiront puiſſe le diſputer aux laines fines des Eſpagnols, les paſteurs de ceux-ci enſeignent, par leur exemple, aux paſteurs des autres nations la conduite qu'ils doivent tenir, pour remplir d'une maniere utile les fonctions importantes dont ils ſont chargés.

Les conducteurs des troupeaux Eſpagnols veillent continuellement à leur conſervation ; ils donnent la plus grande attention au choix des pâtu-

rages d'été & d'hiver, ils préferent les endroits élevés aux endroits bas, un terrein ſec à un terrein humide, une herbe menue à une herbe forte & graſſe. Auſſi-tôt que la roſée du ſoir commence à tomber, ils raſſemblent toutes les bêtes dans l'endroit le plus ſec & le plus aride ; là ils les font preſſer les unes contre les autres, de maniere que la roſée ne puiſſe pas pénétrer juſqu'à la terre, & le matin ils ne leur permettent de ſe diſperſer & de paître que lors que le ſoleil a pompé toute l'humidité de l'herbe & de la terre ; cette attention eſt d'autant plus eſſentielle, qu'il eſt reconnu que la roſée cauſe pluſieurs maladies différentes aux moutons ; elle leur occaſionne ſur-tout une graiſſe dangereuſe, qui ſe diſſout en une

eau âcre qui pénétre juſqu'au cœur.

Pour faire paître leurs troupeaux, les paſteurs eſpagnols choiſiſſent de préférence les endroits ombragés ; car l'ardeur du ſoleil eſt, on ne peut pas plus nuiſible aux moutons, ſur-tout lorſqu'ils ſont dans les pâturages d'été, & c'eſt une attention que n'ont guére les bergers françois, qui, pour la plûpart, ſont les plus pauvres & les plus ignorans du village, ce qui eſt bien contraire à la pratique des anciens, ainſi qu'on le peut voir par le conſeil que Virgile donne, d'accorder des diſtinctions aux bergers, & de piquer leur amour propre par des honneurs ; & c'eſt préciſément ce qu'ont fait les Eſpagnols.

Quand le temps de l'accouplement

eſt venu, c'eſt ordinairement le mois de Juin, & quelquefois le mois d'Août, que les Eſpagnols choiſiſſent pour cela, afin que les brebis qui portent cinq mois, puiſſent mettre bas lors de la renaiſſance de la nature; les paſteurs diviſent les brebis & les beliers en trois claſſes; dans la premiere ils placent les vieux beliers & les vieilles brebis; dans la ſeconde ceux & celles qui ſont moins âgés; enfin dans la troiſiéme les brebis & les beliers trop jeunes encore pour ſupporter l'accouplement. Plus la brebis eſt vieille, plus le belier marque pour elle d'empreſſement; le belier peut engendrer à dix-huit mois, & la brebis produire lorſqu'elle a un an; mais l'uſage en Eſpagne eſt d'attendre que la brebis ait trois

ans. A ſept ans, on ne la laiſſe plus s'accoupler, parce que c'eſt l'âge où elle commence à perdre les dents. L'uſage le plus ordinaire eſt de ne faire faillir le belier qu'à quatre ans. Tous ceux qui n'ont pas cet âge ſont tenus ſéparément du troupeau, tant que dure l'accouplement. A ſept ans accomplis, il eſt réputé vieux, on le châtre & on l'engraiſſe. Quelque temps avant l'accouplement, on coupe les cornes du belier, le plus proche de la tête qu'il eſt poſſible. Un belier peut ſuffire à vingt, trente, quelquefois à quarante brebis ; mais les paſteurs eſpagnols les réduiſent à quinze, & ne ſouffrent pas que les brebis ſoient couvertes plus de trois fois. Ils ont auſſi grande attention de les éloigner des beliers toutes les

fois qu'elles ſont en chaleur, excepté dans le temps marqué pour l'accouplement ; ſans cela les beliers les tourmenteroient, & s'épuiſant eux-mêmes, ils auroient moins de force pour le temps où l'on voudroit qu'ils en fiſſent uſage. Plus une brebis & un belier ſont gras, moins ils ſont propres à l'accouplement. Quand le temps de l'accouplement eſt paſſé, on remet enſemble les brebis jeunes & vieilles & les beliers. Les troupeaux eſpagnols n'entrent ſous le toit que pendant le temps de la tonte ; encore tant qu'elle dure, les mene-t'on aux champs prendre leur nourriture.

C'eſt à la mi-Novembre qu'ils quittent les pâturages d'été, pour paſſer dans ceux d'hiver où ils reſtent juſqu'au milieu d'Avril, temps

où on les fait paſſer dans la vieille Caſtille où ſe fait la tonte, après laquelle ils entrent dans les pâturages d'été. Du choix de l'eau que boivent les moutons, dépend beaucoup la conſervation de leur ſanté. Une eau ſtagnante leur eſt nuiſible, & on ne doit leur permettre, autant que cela eſt poſſible, que l'uſage de celle qui eſt coulante, pure & bien limpide. On donne ordinairement en Eſpagne du ſel tous les trois jours aux moutons, & quoique la loi que nous avons rapportée ci-deſſus, fixe à un fanegue ou cent livres peſant, la conſommation annuelle de cent moutons, l'uſage des poſſeſſeurs de troupeaux eſt de la porter tous les ans à quinze fanegues pour mille bêtes, & les plus riches à vingt-cinq fanegues.

Pour conſerver la bonté de leur race, les Eſpagnols n'épargnent ni peine, ni ſoin, ni dépenſe ; c'eſt ſur-tout au choix des beliers qu'ils donnent la plus grande attention, lors de l'accouplement ; ils penſent préciſément comme Mr. de Buffon, qu'un beau & bon belier doit avoir la tête forte & groſſe, le front large, les yeux gros & noirs, le nez cámus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les teſticules gros & la queue longue ; qu'ils doivent avoir beaucoup de laine ſur le ventre, ſur la queue, ſur la tête, ſur les oreilles & juſques ſur les yeux. Un bon belier ſe paye fort cher en Eſpagne, quand il eſt d'une force ſupérieure à celle de ceux du commun. Pour

la

la brebis, il faut pour qu'elle ſoit bonne, qu'elle ait beaucoup de laine, le corps grand, le cou épais, la marche légere, & qu'elle ſoit plus maigre que graſſe. Pour peu qu'une brebis & un belier ſoient foibles & malades, on ne leur permet pas de s'accoupler. Un paſteur eſpagnol évite toujours avec ſoin que ſon troupeau ne reſpire un air chargé de particules dangereuſes, tel que celui des endroits qui avoiſinent une eau croupiſſante, un lieu rempli d'immondices, & ſur-tout ceux où les cochons vont paître. Il eſt des pays où l'on tond les moutons deux fois chaque année. Cet uſage eſt pernicieux & pour l'animal & pour la laine. Car ſi on tond le mouton en automne, après qu'il aura été

tondu au printems, ſa laine n'ayant pas eu le temps de repouſſer avant le froid, il arrivera que l'animal aura de la peine à le ſupporter, & que la laine ainſi deux fois abattue, aura peu de force, peu de longueur, & ſera peu garnie. Comme les Eſpagnols ne traient pas leurs brebis, ils laiſſent l'agneau tetter ſa mere auſſi long-temps qu'elle peut fournir à ſa nourriture; & comme quelquefois la brebis met bas deux agneaux, jamais on ne lui en laiſſe qu'un à nourrir, & on donne l'autre à une brebis qui a perdu le ſien. Quelquefois auſſi un agneau tette deux brebis en même temps, & cela afin qu'il acquiere plus de force en prennant une nourriture plus abondante.

Un uſage que pratiquent les paſ-

teurs eſpagnols, c'eſt d'enduire la laine du dos des brebis avec une eſpéce de terre particuliere ou ocre, qu'ils délaient dans de l'eau. La raie qu'ils font depuis le cou juſqu'à la queue, a un quart d'aune de large; on prétend que cela contribue à rendre la laine plus fine.

En Eſpagne, les moutons ne ſont pas ſujets à bien des maladies, qui dans d'autres pays affligent les animaux de leur eſpéce, & qui ſont la ſuite de l'air infecté qu'ils reſpirent dans les étables où on les tient enfermés pendant l'hiver. On a remarqué que le claveau, qui eſt la petite vérole des hommes, eſt moins dangereux pour les moutons d'Eſpagne, que pour ceux des autres pays. Ce qui le prouve, c'eſt que pour la

guériſon de leurs brebis attaquées du claveau, les bergers eſpagnols n'employent d'autre reméde que l'eau bénite ; ils en jettent avec profuſion ſur la bête malade, & elle guérit. Dans les pays du Nord où l'eau bénite n'a pas la même vertu, on donne à la brebis une cuillerée d'eau-de-vie dans laquelle on a mis un grain de civette, qu'on a fait diſſoudre auparavant dans un jaune d'œuf, & infuſer pendant une nuit dans l'eau-de-vie ; on tient bien chaudement la brebis, elle ſue abondamment & guérit ; mais on obſerve de ne la laiſſer manger que ſur le ſoir, de lui donner une poignée de ſel, & on empêche qu'elle ne boive de toute la journée. On a remarqué qu'une brebis pouvoit être

ſans danger un mois entier ſans boire. La gale ſe guérit avec l'huile de genevrier, de même que la maladie des pieds, qui fait clocher la brebis. Les brebis eſpagnoles ſont ſujettes, lorſqu'on les expoſe trop à l'ardeur du ſoleil, au tournoyement ; pour les en guérir, on leur ouvre les deux veines qui ſe trouvent aux deux côtés du nez, ſous les yeux, & on laiſſe couler le ſang abondamment. Dans d'autres pays, on donne enſuite à la malade de la graine d'abſynthe, mêlée avec un peu de ſel, ou bien de la thériaque, que l'on délaie dans de la bierre chaude, qu'on fait boire à l'animal. Pour les poux, les Eſpagnols tondent leurs brebis ; mais les *pediculi unquinales*, qui infectent quelquefois les beliers, ils ſe détrui-

ſent eux-mêmes : mais le meilleur moyen de conſerver ſes moutons en bonne ſanté dans quelque pays que ce ſoit, c'eſt de les tenir toujours très-proprement. Les Anglois y donnent la plus grande attention ; ils ont le même ſoin de leurs moutons que de leurs chevaux ; ils les lavent & les broſſent. Je ſuis perſuadé que c'eſt là une des principales cauſes de la bonté des laines angloiſes, & de la vigueur de leurs brebis. En France on a grand ſoin des chevaux, mais on y traite les moutons comme les pourceaux : de maniere que ce ne ſeroit pas aſſez de changer nos races, il faudroit encore ſubſtituer de nouveaux procédés à ceux que juſqu'à préſent les bergers & les fermiers ont ſuivi.

Les propriétaires des grands troupeaux les diviſent en Eſpagne, en de petits troupeaux de mille bêtes : chaque troupeau eſt confié à un maître berger, qui a ſous lui quatre bergers ; ces bergers ont vingt chevres pour leur uſage, & deux ou trois chiens pour la garde du troupeau ; on leur donne auſſi un âne ou mulet, ou un cheval, qui porte les hardes & les vivres des bergers. Pour deux mille bêtes, il y a deux boulangers qui font le pain, apprêtent le manger, & pourvoyent à tous les beſoins des bergers.

La tonte ne ſe fait pas dans toute l'Eſpagne dans le même temps. Dans les environs de Ségovie, elle ſe fait en Mai ; dans ceux de Soria, à la fin de Mai ou en Juin. Le temps le

plus ſec eſt celui qu'on choiſit pour cela, afin que les moutons ne ſouffrent point de la pluie, après qu'ils ſont dépouillés de leur laine, & que la laine ne ſoit pas humide quand on la met en pile.

Les poſſeſſeurs des grands troupeaux d'Eſpagne ont ordinairement une grande maiſon diſpoſée favorablement pour faire la tonte, & qui ne ſert même qu'à cet uſage. Elle eſt diſpoſée de maniere que le maître peut voir, ſans ſortir de ſon appartement, tout ce qui ſort & entre dans la maiſon. Le temps de la tonte des troupeaux eſt un temps de réjouiſſance. Le poſſeſſeur du troupeau invite alors ſes amis à venir chez lui prendre part à ſes plaiſirs. A l'une des extrêmités de la grande

piéce où ſe fait la tonte, eſt une grande galerie où ſe tient le maître de la maiſon & ſes amis; cette piéce eſt fermée avec ſoin, afin que la brebis qu'on fait beaucoup ſuer avant que de la tondre, ne ſe refroidiſſe pas trop précipitamment. Pour exciter cette ſueur, on enferme les brebis quelques heures avant que la tonte commence, dans un endroit très-clos, où on les tient ſerrées les unes contre les autres; car il eſt de l'intérêt du propriétaire, ſur-tout lorſqu'il vend ſa laine ſans être lavée, qu'elle ſoit chargée de beaucoup de ſuin. Ce ſuin la rend plus peſante & par conſéquent ajoute au poids naturel de la laine. Un bon tondeur tond par jour dix moutons, & dans une grande bergerie, on en voit quelque-

fois deux à trois cents qui travaillent dans la même piéce, & en même temps. Ces tondeurs sont rangés sur la même ligne, tout au tour de la piéce; des hommes prépoſés pour cela leur amenent les brebis; ils leur tiennent les pieds, après les avoir couchés par terre devant le tondeur; quelquefois auſſi on lie les pieds de l'animal pour empêcher ſes mouvemens. Le tondeur commence par abbattre, avec de grands ciſeaux faits exprès, ſur le modéle de ceux dont ſe ſervent les Suédois, la laine d'un des cotés du ventre en remontant vers le dos; il paſſe de là aux cuiſſes, & revient enſuite au cou: enſuite on retourne l'animal, & on fait la même choſe de l'autre côté. Le tondeur donne la plus grande attention à ce

que l'animal ſoit le moins bleſſé qu'il eſt poſſible, & qu'aucune partie de la toiſon ne ſoit ſéparée des autres. Quand la tonte d'une brebis eſt terminée, on enleve ſa laine, & on jette une poudre ſur les playes qu'a pu faire le ciſeau. Quand toute la tonte du troupeau eſt finie, on raſſemble toutes les bêtes dans une vaſte cour, dans laquelle elles ſont marquées de la marque diſtinctive qui doit les faire diſtinguer les unes des autres. Cette marque ſe fait avec un fer trempé dans de la poix chaude ; on compte en Eſpagne juſqu'à trente marques différentes.

La laine qu'on a abattue des jambes, celle du deſſous du ventre & de la queue, eſt ramaſſée dans des corbeilles, auſſi-tôt qu'elle eſt à terre,

afin qu'elle ne ſoit pas confondue avec celle du reſte de la toiſon. Cette laine, ainſi que celle du derriere & du bas des cuiſſes, eſt ce qu'on nomme à Ségovie la groſſe laine ou bourre. Pour la toiſon, on la roule en commençant par le côté de la queue. Toutes les toiſons ſont dépoſées dans un grand magaſin qu'on a ſoin de tenir humide, afin que l'humidité donne plus de poids à la laine. C'eſt encore dans ces maiſons de tonte, qu'on ſépare la laine de la peau des bêtes qui ſont mortes de maladie, ou qu'on a tué : mais avant que de procéder à cette ſéparation, on mouille la peau de l'animal avec une eau de chaux; on la met en pile avec les autres où elles reſtent pendant vingt - quatre heures, afin

qu'elles s'échauffent, & que par là, l'extraction de la laine ſoit plus facile. Cette opération ſe fait en raclant la peau du côté de la laine avec un couteau. Autrefois on ne ſe ſervoit pas de ciſeaux pour tondre les brebis, mais on arrachoit leur laine. Les Eſpagnols jaloux de conſerver la réputation dont jouiſſent leurs laines, donnent la plus grande attention à ce qu'elles ſoient ſéparées par ſorte; pour cela, auſſi-tôt que la tonte eſt finie, ils placent la laine ſur des grandes claies élevées ſur des treteaux. La laine fortement remuée ſur cette claie, eſt en partie nétoyée de la pouſſiere qui pourroit ſe trouver, ſoit ſur les fils, ſoit dans les flocons. On fait alors trois tas; dans le premier eſt miſe la laine de la

premiere ; dans le ſecond, celle de la ſeconde ; enfin dans le troiſiéme, celle de la troiſiéme & derniere ſorte. La laine de la premiere ſorte eſt marquée d'un R, qu'on met ſur le ſac qui la contient ; celle de la ſeconde ſorte d'une F, & celle de la troiſiéme d'une S. Dans les ſacs marqués R, eſt miſe la laine du dos en entier, & celle du haut des côtés : dans ceux marqués F, la laine du bas des côtés & des cuiſſes juſqu'au milieu : dans ceux marqués S, la laine de deſſous les joues & celle des épaules. Une quatriéme ſorte bien inférieure à celles des trois autres, eſt formée par les laines de deſſous le ventre, de la queue & du derriere des cuiſſes. Les ſacs qui renferment cette quatriéme ſorte, ſont marqués

d'un T. Dans certains cantons de l'Eſpagne, la laine des agneaux n'eſt pas confondue avec celle des brebis, & les ſacs qui la contiennent ſont marqués d'un A & d'un S. Cette laine ſe vend à un prix bien au-deſſous de celui de la laine des moutons, parce que, ſuivant les Ordonnances du commerce d'Eſpagne, il eſt défendu de s'en ſervir dans les manufactures de Ségovie. Dans quelques endroits de la vieille Caſtille, on met la laine des agneaux de la premiere ſorte avec celle des moutons de ſeconde ſorte, & le reſte avec celle de troiſiéme ſorte de celle des moutons. L'uſage le plus généralement ſuivi eſt de mettre dans chaque ſac un dixiéme de laine d'agneaux ; mais les marchands les plus

jaloux de la réputation de leur laine, ne ſont ce mêlange qu'avec les laines d'agneaux de premiere ſorte. L'uſage le plus conſtamment & le plus généralement ſuivi pour le mêlange des laines, c'eſt de mettre, ſur ſeize cents arrobes de laine lavée, douze cents de premiere ſorte R, trois cents de ſeconde ſorte F, & cent de troiſiéme ſorte S. Ainſi moins il ſe trouve dans un ſac de laine de la ſeconde & de la troiſiéme ſorte, & ſur-tout de celle-ci, plus la laine ſe vend cher. C'eſt à Ségovie ſur-tout qu'on doit faire les achats de laine, parce que dans les marchés de cette ville, toutes les ſortes de laines ſe vendent toujours ſéparément, & que les laines de rebut & de troiſiéme ſorte ne ſont jamais mêlées avec les autres

autres. Lorſqu'on ne veut avoir que de la laine de la troiſiéme ſorte, ou de rebut, il vaut mieux s'en pourvoir à Burgos, où elle eſt infiniment meilleure qu'à Soria.

Les laines aſſorties, on procéde à leur apprêt, c'eſt-à-dire, à leur lavage. Les poſſeſſeurs de grandes bergeries ont pour cela des maiſons conſtruites exprès. L'eau dont on ſe ſert eſt raſſemblée dans de grands réſervoirs de maçonnerie, d'où on la conduit, par des canaux, dans de grandes chaudieres de cuivre, ſous leſquelles ſont des fourneaux dont on modere le feu, de maniere que l'eau n'ait pas une chaleur trop forte. La laine reſte dans ces chaudieres environ deux heures pendant leſquelles on la foule aux pieds, & on la remue; de-là on la

tranſporte dans un réſervoir ou un ruiſſeau d'eau coulante, où on la laiſſe une nuit, d'où on la retire pour l'étendre ſur le gazon d'un pré, afin qu'elle y ſéche. On ne change point l'eau des chaudieres ; car plus cette eau eſt chargée de graiſſe, plus elle a de vertu pour débaraſſer la laine qu'on y lave de ſes parties hétérogènes. Ces parties dépoſées au fond des chaudieres, miſes en action par le foulage & par le remuage, produiſent le même effet que le ſavon. Il y a en Eſpagne des maiſons de lavage dans leſquelles 40 hommes employés, nettoyent par jour quatre cents arrobes de laine. Cette même eau qui a ſervi pour nettoyer la laine, eſt excellente pour engraiſſer la terre des jardins.

Le déchet qu'occaſionne le lava-

ge varie, il eſt plus ou moins fort, ſuivant que le lavage eſt plus ou moins parfait : mais en général, on peut compter, qu'une pile de laine qui eſt de deux mille ſept cents quatre arrobes, n'en donnera après le lavage, que treize cents quatre-vingt de premiere ſorte, deux cents quarante-ſix de ſeconde, & quatre-vingt-ſept de troiſiéme, en tout, mille ſept cents treize ; ainſi la diminution eſt d'environ cinquante-quatre pour cent, quelquefois auſſi le déchet ne ſera que de cinquante-trois ; car on a vu des piles de neuf cents ſoixante & onze arrobes, rendre après le lavage trois cents cinquante-neuf de premiere ſorte, ſoixante-dix-ſept de ſeconde, & vingt-deux de troiſieme, total, quatre cens cinquante-huit; en général, on

compte qu'un arrobe pesant vingt-six liv. & demie de France, ne doit rendre après le lavage que dix à onze livres, ce qui est un peu moins que la moitié : mais elle en rend quinze ; si le marchand, pour ménager son poids, fait modérer le lavage, c'est une œconomie qui lui donne un gain momentané ; mais qui le discrédite, puisque la laine est moins pure & d'un moins bon usage que celle qui l'est davantage.

Quand la laine est lavée & séchée, on la met dans de grands sacs qu'on a suspendu par des crochets, & dans lesquels un homme la foule aux pieds, pour qu'il puisse en contenir six à huit arrobes dans chaque sac.

Ces détails pourront, peut-être, paroître minutieux à ceux qui ne les

conſidéreront point comme étant néceſſaires à ceux qui veulent faire le commerce des laines d'Eſpagne, auxquels il eſt eſſentiel d'acquérir une connoiſſance étendue de tout ce qui a rapport à ces mêmes laines. Un bon commerçant ne doit rien ignorer de tout ce qui concernera la denrée ou la marchandiſe qu'il achete & qu'il vend; ſans cela, il riſque d'être trompé, & ſouvent de tromper les autres; & c'eſt cette conſidération qui m'a engagé à ne rien omettre dans cet Eſſai, de toutes les choſes qui m'ont paru contribuer à l'inſtruction du commerçant & du poſſeſſeur des troupeaux.

Les villes de Ségovie, de Soria & de Burgos, ſont celles de toute l'Eſpagne où il ſe fait un plus grand commerce de laine.

Celles de Ségovie ſont de trois ſortes. Les unes qu'on nomme, *pilas leoneſa Segoviana*, ſont celles que fourniſſent les troupeaux qui paiſſent l'été en Leon, & l'hiver dans l'Eſtramadure. Les autres ſont nommées, *pilas Segoviana redondas* ou *netas* : on les a des troupeaux qui paiſſent l'été, dans la vieille Caſtille, & l'hiver, dans l'Eſtramadure ; la troiſiéme ſorte eſt appellée, *lanas Segovianas de pearas* : elles viennent des petits troupeaux qu'on mene paître en été, dans la vieille Caſtille, & en hiver, dans l'Eſtramadure, aux environs de Toléde.

On ne diſtingue à Soria & dans ſes environs, que deux ſortes de laine, la *lana de Cavaleros*, & *lana del Campo*. Celle-ci eſt la moins eſti-

mée, & ſe vend deux à trois réaux par arrobe moins que celle-là, les moutons qui fourniſſent la laine qu'on vend à Soria, paiſſent l'été, dans la vieille Caſtille, & l'hiver, dans l'Eſtramadure, l'Andalouſie & la nouvelle Caſtille.

A Burgos on trouve des laines de la même qualité que celles qui ſe vendent à Ségovie & à Soria, & ſi on ne ſait pas parfaitement les diſtinguer, on riſque ſouvent d'être trompé par les marchands, qui, ſous le nom de laine de Ségovie, vendent, quand ils le peuvent, des laines de Soria.

Une ſorte de laine d'une qualité bien inférieure à celle des laines dont nous venons de parler, eſt celle qu'on nomme laines de Caceres, dont

elles prennent le nom, de *Brasas*, de *Traxillo* & d'*Alcantara*. Les moutons qui la fourniſſent, habitent dans l'Eſtramadure; ſa qualité différe peu de celle de Caceres : mais de toutes les laines d'Eſpagne, les plus communes ſont celles de l'Andalouſie; elles ſont groſſieres, peu eſtimées, quoiqu'il s'en trouve cependant quelquefois, mais en petite quantité, qui approche beaucoup de celle de l'Eſtramadure & de Caceres. Ces laines de choix, de l'Andalouſie ſont marquées ſur le ſac d'une eſpéce de tête de bœuf. Au reſte, toutes les provinces d'Eſpagne fourniſſent des laines, mais en petite quantité; elles ſont fort communes & portent toutes le même nom de *lanas churras*. Les troupeaux qui les fourniſſent ſont

ſédentaires, & c'eſt là, ſans doute, la cauſe de l'infériorité de leurs laines. Ces laines cependant ſont à proportion beaucoup plus cheres que les laines fines ; comme elles ſont conſommées dans le pays, & que leur vente eſt certaine, ceux qui les recueillent en ſoutiennent toujours le prix, l'uſage qu'on en fait eſt principalement pour garnir les matelats, & pour cela, on les préfere aux laines fines qui ſe pelotonnent & ſe foulent plus facilement que les laines communes.

Parmi les laines de Ségovie, celles qui jouiſſent d'une plus grande réputation, ſont les laines de l'Eſcurial, de Paolars, de Laſtin, de Sandobal, de Mondeſcar, de Zalaras & de Bexar. Mais celles de l'Eſcurial ont

encore la préférence ſur toutes les autres, tant pour la fineſſe que pour la longueur des fils, auſſi eſt-ce de toutes les laines d'Eſpagne celles qui ſe vendent les plus cheres. Le troupeau qui fournit cette laine étoit compoſé en 1760 de cinquante mille bêtes, qui donnoient aux Hyéronimites un revenu de plus de quarante mille piaſtres. Dans la même année le Comte de Ventura avoit dans les environs de Soria un troupeau de quarante mille bêtes, dont il retiroit tous les ans ſix mille cinq cents arrobes non lavés, & l'Hôpital de Burgos retira la même année, de ſes troupeaux, trois mille arrobes; ainſi, ſes troupeaux devoient être d'environ vingt mille bêtes.

Prix des Laines d'Eſpagne en 1760.

L'arrobe faiſant 26 liv. $\frac{1}{2}$ de Paris non lavée, ſe vendoit le réal à 5 ſ. de France.

	Réaux.
Celle de *Segoviana redonda.* .	70
De *Segoviana pearar de tierra, de pedrara.*	64
De *Segoviana pearas cortas.* .	54
De la pile *Paular.* . . .	82
Des piles *Abburquerque* & *Salacar*	72
De *Segoviana redondas de la pile Herrera.*	76
De *Benitos de pradens.* . .	70 $\frac{1}{2}$
De *Segoviana peara*, ſur tout, de *Velas cos de tierra de pedrara.*	52
De *Peara* de différentes ſortes.	50

Les laines de Soria se vendent ordinairement quatorze à seize réaux de moins par arrobe, que celles de Ségovie. En 1761, la laine de Cavalaro non lavée se vendit l'arrobe . . . . . 50 Réaux.

Celle *del Campo* . . 47 à 49

Six ans auparavant, la premiere s'étoit vendue quatre-vingts réaux, & la seconde soixante & seize.

C'est dans les marchés de Séville qu'on trouve une plus grande abondance de laine de Caceres & d'Estramadure. La premiere s'y vend ordinairement de . . . 36 à 40

La laine d'Andalousie coûte de . . . . . 31 à 32

A Bilbao, la laine seconde sorte F, se vend l'arrobe, non lavée, ordinai-

rement vingt-cinq, & la troiſiéme S, cinquante pour cent moins que la premiere ſorte R. A Bayonne, F coûte ſix ſols moins la livre que R, & S, ſix ſols moins que F, ou douze ſols moins que R. Ainſi quand R coûte cinquante-quatre ſols la livre, F n'en coûte que quarante-huit, & S, quarante-deux.

En Hollande, quand les laines d'Eſpagne, de premiere ſorte, coûtent trente-deux ſols, F, ſe vend vingt-deux, & S, douze, la livre. La vente des laines hors des marchés, ſe fait de différentes façons, & à différentes conditions.

Nous avons dit plus haut, que les propriétaires des troupeaux vendoient quelquefois leur laine ſur pied. Le prix ſe fait à tant l'arrobe, & la

livraiſon ſe fait en arrobe, la laine non lavée, & non aſſortie. L'acheteur fait le lavage & l'aſſortiſſement à ſes frais. Le prix n'eſt point convenu lors de la livraiſon ; mais on convient qu'il ſera le même, que la laine d'un autre propriétaire, ſera payée.

Les propriétaires qui vendent leurs laines à l'étranger, ou qui les font vendre pour leur compte dans les marchés étrangers, font laver & aſſortir eux-mêmes leur laine. La premiere ſorte eſt ordinairement pour les Anglois, la ſeconde & la troiſiéme pour les Hollandois.

On traite ordinairement en Février & en Mars, pour les laines de Caceres. L'acheteur & le vendeur conviennent alors que le prix ſera celui que vaudra cette laine en Juil-

let ou en Août, lors de la foire de Truxille ; quelquefois auſſi ils tombent d'accord de ſuivre les prix de l'année ſuivante : mais quelque ſoit la convention, le vendeur paye d'avance preſque toute la ſomme à quoi pourra monter la livraiſon. Pour le tranſport des laines de la bergerie, au port, où elles doivent être embarquées, on ſe ſert de mulets, qui chacuns portent deux ſacs de cent cinquante à deux cents livres peſant de France.

Il eſt bon de remarquer ici que les laines du Portugal ſe vendent ſur le même pied que les laines de Ségovie.

Le prix des moutons, brebis & beliers varie en Eſpagne, comme par-tout ailleurs. En 1740, on les vendoit dans les environs de Ségovie

en troupeaux. L'animal ayant un an ou un an & demi, quarante réaux de vellon la piéce ; les vieux beliers de laine fine valoient, en 1760, ſoixante réaux, & les moutons chacun quarante réaux ; alors trois agneaux ſe comptoient pour deux moutons, mais ces prix augmentoient, ſi on n'achetoit que quelques bêtes. Le belier étoit paſſé ſur le prix de ſoixante & dix réaux, & la brebis de trente.

L'uſage des troupeaux ambulants eſt fort ancien, les premiers habitans de l'Eſpagne comme ceux des autres pays, étoient tous paſteurs ; ils n'habitoient point de cantons fixes. La ſaiſon déterminoit leur marche ; l'été ils habitoient la partie la plus ſeptentrionnale, l'hiver la partie la plus

plus méridionale. De génération en génération, l'uſage de ces émigrations momentanées s'eſt perpétué, juſqu'à ce qu'on eût préféré le ſéjour des villes à celui des campagnes ; chacun alors fixa ſon habitation ſuivant les avantages que lui préſentoient les habitations de ſes voiſins, & les autres arts s'étant multipliés, celui du berger fut plus négligé. Les troupeaux furent moins nombreux, & l'Eſpagne fut le ſeul pays où ſe conſerva l'uſage des troupeaux ambulans, & ce fut, ſans doute, à la conſervation de l'uſage des troupeaux ambulans, que les Eſpagnols doivent, en partie, celle de la ſupériorité de leurs laines, ſur toutes celles des autres nations.

Savoir en quel temps, & d'où eſt

venue en Eſpagne la race des moutons à laine fine, eſt une choſe fort peu intéreſſante, relativement au commerce & à l'intérêt qu'ont les autres nations d'améliorer leur race de moutons, en ſe procurant de nouvelles races plus parfaites que celles qu'elles poſſédent ; mais comme il eſt un préjugé qui pourroit faire croire qu'une race tranſportée, dégénére néceſſairement en changeant de climat & de ſol, nous rapporterons ici les opinions différentes qu'on a eu ſur l'origine de la race actuelle des moutons à laine fine d'Eſpagne.

Les uns penſent qu'elle eſt auſſi ancienne que le pays même, ils ſe fondent ſur ce qu'ont dit les auteurs anciens, de la bonté & de la perfection des laines d'Eſpagne. Du temps

de Pline, de Caton, de Virgile, de Varon, de Strabon & de Columelle, les laines d'Eſpagne jouiſſoient déja d'une très-grande réputation, de même que ſes manufactures : les autres prétendent que les Eſpagnols ont reçu des Anglois leur race actuelle ; de toutes les opinions, celle-ci eſt la moins bien fondée. Un Roi d'Eſpagne reçoit des moutons du Duc de Lancaſtre, pere de ſa femme : un Roi d'Angleterre Edward IV fait un préſent de moutons à un Roi d'Eſpagne : qu'eſt-ce que cela prouve ? ſinon que la race Eſpagnole étoit différente de celle des Anglois ; mais non pas que celle-ci étoit ſupérieure à celle-là. Cette différence ſubſiſte encore, les moutons d'un pays ne reſſemblent point à ceux de

l'autre : la laine que donnent les uns eſt d'une nature tout-à-fait différente de celle que donnent les autres ; & d'ailleurs les Anglois ont eu eux-mêmes recours aux Eſpagnols pour améliorer leurs races. Enfin la troiſiéme opinion, qui eſt la plus raiſonnable, eſt celle de ceux qui penſent que la race actuelle des moutons eſpagnols eſt originaire d'Afrique. Vu le voiſinage des deux pays, vu les irruptions que les Africains ont fait en Eſpagne, vu enfin le commerce & la liaiſon qu'il y a eu entre les deux peuples, & la reſſemblance qu'il y a entre les moutons d'Afrique & ceux d'Eſpagne. On ſait au reſte, que l'oncle de Columelle acheta des brebis d'Afrique, qu'elles étoient même ſauvages, &

qu'il les apprivoiſa, qu'elles ſe multiplierent ſans dégénérer, juſqu'après la troiſiéme génération. On ſait auſſi que D. Pedre IV de Caſtille fit venir des moutons de Barbarie.

Mais quelle qu'ait été l'origine de la race des moutons eſpagnols, il eſt certain que leurs laines eſt de toutes les laines connues, la plus belle & la plus parfaite en tout point. On peut auſſi ajouter, que l'Eſpagne eſt le pays où il y a un plus grand nombre de moutons, puiſque, ſuivant ceux qui ont écrit de cette richeſſe de l'Eſpagne, le nombre de ſes moutons à laine fine eſt de cinq millions, dont le produit eſt évalué à un million de piaſtres. Au commencement du ſeiziéme ſiécle, il y avoit déja en Eſpagne des troupeaux de trente mille

bêtes, il y en a préſentement pluſieurs qui ſont de quarante mille, comme nous l'avons dit plus haut.

La France plus riche que l'Eſpagne, parce qu'elle a un ſol plus fertile & mieux cultivé; ayant un climat plus favorable pour les moutons, parce qu'il eſt plus tempéré, qui, vu la variété de ce même climat, pourroit réunir toutes les races poſſibles de moutons, en ſuppoſant que le climat fût néceſſaire pour cela; la France, dis-je, ne poſſéde ni une race de moutons ſemblable à celle des Eſpagnols, ni une race qui lui donne une laine auſſi belle que celle des Anglois. Ces deux eſpéces de laine lui ſont également néceſſaires, l'une pour ſes manufactures de petites étoffes de laine, l'autre pour ſes draps fins:

pour les unes elle eſt tributaire de l'Eſpagne, pour les autres, elle eſt tributaire de l'Angleterre. La race eſpagnole pourroit être établie avec ſuccès dans ſes provinces méridionales, & certainement la race Angloiſe réuſſiroit dans ſes provinces ſeptentrionnales. Dans une de celles-ci, la Flandre, elle a déja une race de moutons qu'il ne faudroit que perfectionner, qui ne donne pas une laine encore auſſi parfaite que celle d'Angleterre, mais qui en approche beaucoup ; elle eſt la même que celle des Hollandois. Les Hollandois l'ont tirée des Indes orientales, de chez eux elle a paſſé en Flandre. Les Hollandois nous vendent la laine de ces mêmes moutons, peres des nôtres, pour de la laine d'Angleterre,

& les marchands de Paris vendent cette même laine de Flandre pour de la laine angloiſe. Il ne faudroit donc que perfectionner cette race, & cela ſeroit très-facile, ſi on pouvoit habituer les habitans de la province qui la poſſédent, à abandonner leur ancien préjugé & à adopter le parcage continuel des Anglois, & ſur-tout cette propreté avec laquelle ils tiennent leurs troupeaux. La mal-propreté des paſteurs Flamands leur fait perdre au moins un quatriéme de leur laine, qui étant rouſſie ou rongée par la fiente, devient tout-à-fait inutile pour quelqu'uſage que ce puiſſe être. Les Moutons de Flandre ſont beaucoup plus forts que ceux d'Angleterre ; ils ont ſix pieds de long de la tête à la

queue ; ils donnent quatre agneaux en Hollande, & deux en Flandre : tous les ans ceux de Flandre rendent huit livres de laine, ceux d'Angleterre n'en donnent pas davantage, les plus forts ; ceux des Hollandois en donnent quelquefois ſeize.

En France nous avons tout fait pour les arts, nous n'avons rien épargné pour les ſciences, nos ſoins ont été infinis pour les manufactures ; depuis quelques années nous ſommes devenus cultivateurs, & dans toutes les carrieres, nous avons laiſſé bien loin derriere nous les nations qui y étoient entré avant nous. L'art du berger eſt le ſeul que nous avons mépriſé, & la laine eſt l'unique matiere premiere européenne que nous ne nous ſoyons pas procuré ; car je

ne compte pour rien la laine que nous recueillons, puiſqu'elle ne peut ſuffire à nos beſoins, & que nous ſommes obligés d'avoir recours à l'étranger pour les ſatisfaire.

L'exemple des Suédois auroit bien dû nous faire ſortir de cet état d'indolence pour un objet auſſi intéreſſant. Les Suédois, nation guerriere, habitent un ſol preſque par-tout ingrat, & ſous un climat rude & rigoureux; ſans matieres premieres, manquant des moyens qu'il faut pour la culture & pour les arts : les Suédois, dis-je, ont ſurmonté tous ces obſtacles; ſans ceſſer d'être guerriers, ils ſont devenus cultivateurs; les arts utiles ſe ſont établis chez eux, les ſciences y réſident, les arts agréables y prennent racine, le commerce &

la marine y ont fait des progrés conſidérables. Ils n'avoient pas de bonnes laines ; & ils poſſédent préſentement celles des Eſpagnols & des Anglois. En Angleterre, c'eſt l'Etat qui encourage les arts, en Suéde ce ſont les particuliers qui, ſans autre motif que le bien public, font tout pour les arts.

M. Baerfeld en 1740, quitte ſon pays, va en Eſpagne, dans la ſeule vue de connoître par lui-même les moutons & la laine de ce pays. Avant lui en 1715, M. Alſtrom avoit fait venir à ſes frais, des moutons, d'Eſpagne, d'Angleterre, du Portugal, de la Sardaigne, du Texel, d'Eiderſtadt, de l'Aſie & même de l'Afrique. Il avoit établi pour multiplier ces races, des bergeries dans la Weſt-gothie, il réuſſit & voulut

inſtruire ſes concitoyens ; pour cela il fit imprimer en 1727 un livre dont le titre étoit : *Guide fidéle du Berger ſuédois*. Par ſes ſoins, des écoles de bergers furent établies ; dans ces écoles on inſtruiſoit pluſieurs jeunes gens, non ſeulement de tout ce qui étoit néceſſaire pour élever les brebis, mais auſſi de tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'œconomie rurale. Les plus habiles de ces apprentifs cultivateurs furent envoyés dans les villages pour enſeigner aux gens de la campagne la connoiſſance d'élever les moutons. Ces écoles ſubſiſtent encore, elles ſont ſoutenues par l'Etat, encouragées par lui & plus encore par le Roi lui-même, qui connoiſſant tous les devoirs de la Royauté, penſe qu'un des plus

eſſentiels eſt de travailler à procurer à ſes peuples un état d'aiſance, qu'ils ne peuvent avoir que par leur induſtrie. Ceux qui ſortent de ces écoles, après avoir ſubi un examen rigoureux, ſont nommés bergers provinciaux ou bergers inſpecteurs. Des récompenſes ſont accordées à tous les Suédois qui font entrer dans le royaume des bêtes à laine étrangeres, ainſi qu'à ceux des étrangers qui en vendent aux Suédois. En 1746, on a fait diſtribuer à la porte de toutes les Egliſes de la campagne & des villes, un petit traité fait par ordre de l'Etat, pour ſervir d'inſtruction à ceux qui voudroient élever des brebis. M. Haſtfer a fait en 1754 une nouvelle inſtruction ſur le même ſujet ; il en avoit lui-même été cher-

cher les matériaux en Eſpagne, & ce fut ſur les obſervations qu'il avoit faites dans ce pays, qu'il compoſa ſon ouvrage qu'on a traduit depuis en François.

A l'exemple de M. Alſtrom, les plus grands Seigneurs de Suéde établirent dans leurs terres des bergeries de race étrangere. Le Roi lui-même fit faire dans ſes domaines pluſieurs de ces établiſſemens utiles & toute la nation entiere ſe porta avec une émulation étonnante vers tous les objets de l'œconomie rurale. Le fils de M. Alſtrom auſſi zélé que lui pour tout ce qui pouvoit intereſſer ſa patrie, fit encore pour elle plus que n'avoit fait ſon pere, il alla en 1760, en Eſpagne, uniquement pour connoître, non ſeulement la

nature de la laine de ce pays; mais encore tout ce qui pouvoit avoir rapport aux animaux qui lui donnent cette riche production, & au commerce qui s'en fait, ſoit dans le pays même, ſoit dans l'étranger. Les mémoires excellents qu'il a rapporté nous ont principalement ſervi pour faire les petits ouvrages que nous donnons aujourd'hui.

La Suéde avoit anciennement des moutons; mais leur laine étoit groſſiere, la guerre qui faiſoit la principale occupation des Suédois ne leur laiſſoit point le temps de s'occuper du ſoin de perfectionner cette matiere premiere de leur manufacture, qui d'ailleurs par elle-même, en fort petit nombre, pouvoit ſuffire à la conſommation d'un peuple qui

ne connoissoit point le luxe, & qui n'avoit point de commerce extérieur. Le séjour que les armées Suédoises firent en Allemagne pendant la guerre de trente ans, les mit à portée de connoître combien leurs laines étoient inférieures à celles des Allemands. Une grande quantité de brebis & de beliers qu'ils transporterent de ce pays dans le leur, y changerent la race des moutons ; cette nouvelle race valoit moins que l'ancienne ; mais la laine qu'elle donnoit ne pouvoit servir que pour les fabriques de draps communs. La reine Christine qui avoit plusieurs des qualités qui font les grands princes, mais que la manie d'être un grand philosophe, empêcha d'être un grand Roi, fit venir quelques centaines de brebis

&

& de beliers d'Eſpagne & d'Angleterre; mais on prit des bêtes trop âgées, qui la plûpart périrent de bonne heure, de maniere qu'on ne profita pas de cet avantage; l'ancienne race prévalut ſur la nouvelle, celle-ci étant diſparue, l'ancienne race allemande fut la ſeule qui reſta aux Suédois. Les choſes ſubſiſterent dans cet état, juſqu'à ce que M. Alſtrom, comme nous l'avons dit, fit venir de l'étranger, des brebis & des beliers, en 1715, il en tira trente d'Angleterre qui réuſſirent très-bien, ainſi que ceux d'Eſpagne qu'il ſe procura en 1723, comme auſſi ceux d'Eiderſtadt qu'il acheta en 1726: aucun de ces animaux ne ſouffrit de la rigueur du climat de Suéde, pas même les chévres que M. Alſtrom tira d'Angora,

en 1742; mais c'eſt la race d'Eſpagne & celle d'Angleterre qui ont le plus multiplié, au point qu'en 1764, leur nombre étoit de quatre-vingt-huit mille, neuf cents cinquante-trois de la meilleure, & vingt-trois mille trois cents quatre-vingt-quatre d'une moindre eſpéce. Les progrès qu'ont fait ces troupeaux ont été extrêmement rapides. En 1747, les moutons à laine fine étoient en Suéde au nombre de vingt-huit mille ſept cents; en 1751, de cinquante-cinq mille, trois cents ſoixante; en 1755, de ſoixante mille ſix cents ſept; en 1760, de quatre-vingt mille. En 1767, les troupeaux de Suéde de race eſpagnole donnoient déja tous les ans ſoixante-dix-neuf mille, neuf cents onze livres de laine, qui étant lavée,

en produiſoit cinquante-quatre mille, huit cents trente-trois livres, qu'on employoit dans les manufactures de draps fins. Ces manufactures produiſoient alors ſoixante-quatre mille aunes de drap. Pour ſix aunes de drap, on employoit environ neuf livres de laine d'Eſpagne, par conſéquent, les beſoins des manufactures Suédoiſes étoient de quatre-vingt-ſeize mille livres, dont cinquante-quatre mille huit cents trente-trois étant produites par les troupeaux du pays ſeulement, trente-huit mille cent ſoixante-ſept l'étoient auſſi par ceux d'Eſpagne. Depuis 1767, les troupeaux de races eſpagnoles ont dû augmenter, en conſéquence auſſi, l'importation des Suédois, des laines d'Eſpagne, a dû dimi-

nuer, quoique les manufactures de draps fins ſe ſoient conſidérablement multipliées. On ne peut mieux le prouver que par le témoignage de M. Alſtrom, qui aſſure dans ſon diſcours, que dans peu d'années, ſa patrie pourra ſe paſſer des laines que lui fournit l'Eſpagne.

Ce qu'a fait l'Angleterre, cette nation rivale de la France, & la ſeule qui puiſſe l'être pour le commerce, les arts & les ſciences, devroit être pour nous un puiſſant motif d'émulation, de donner toute notre attention à l'amélioration de nos races de moutons.

De tout temps une des principales richeſſes des Anglois, a été leurs laines; du temps des Brétons, ce pays étoit couvert de nombreux

troupeaux ; ils furent moins conſidérables ſous les Saxons, & encore moins certainement, après la conquête des Normands ; parce que la tyrannie des grands ſur le peuple, détruit toujours toute eſpéce d'induſtrie. Cela n'empêcha pas cependant que les Anglois n'ayent toujours été, après les Eſpagnols, le peuple le plus riche en laine. Sous Edward III, c'eſt-à-dire, dans le quatorziéme ſiécle, les Anglois exportoient déja trente mille ſacs de laine, qui produiſoient à la nation quatre cents cinquante mille livres ſterlings, & au Roi pour ſes droits, ſoixante mille livres ſterlings. Les Anglois ont fait dans le quinziéme ſiécle, avec beaucoup de difficulté, ce que nous pourrions faire très-facilement dans le

dix-huitiéme. Le roi Edward IV, qui les gouvernoit alors, connoiſſant combien les laines que recueilloient ſes ſujets étoient inférieures à celles des Eſpagnols, crut qu'il rendroit un grand ſervice à ſon pays, s'il pouvoit parvenir à y introduire la race des moutons eſpagnols. Il falloit pour cela obtenir le conſentement du Roi de Caſtille : la Ducheſſe de Bourgogne ſe chargea de cette négotiation, & parvint, par ſes ſollicitations, à faire conſentir les Eſpagnols à ſouffrir que les Anglois emportaſſent de leur pays trois mille bêtes blanches, qui répandues dans toute l'Angleterre, y multiplierent & changerent preſqu'en entier la race des moutons. Sous Henry VIII & Eliſabeth, les Anglois obtinrent encore des Eſpagnols

de nouvelles bêtes blanches, qu'on diſtribua avec plus de ſoin & d'attention qu'on n'avoit fait ſous Edward IV. On établit pour cela une commiſſion particuliere, qui ſubſiſte encore aujourd'hui ; elle eſt compoſée de perſonnes intelligentes, & de la plus grande probité. Cette commiſſion diſtribua les bêtes Caſtillannes avec la plus grande attention ; chaque paroiſſe de celles qui étoient les mieux ſituées, tant pour les pâturages que pour le climat, eut deux brebis & un belier. Pendant ſept ans on défendit de châtrer aucun de ces animaux. Enfin les Seigneurs de ces paroiſſes ſe chargerent de la garde des brebis & des beliers, & lorſqu'ils firent ſaillir ceux-ci, ils eurent ſoin de choiſir les brebis du

pays qui étoient les plus fortes, & qui donnoient une plus belle laine.

Des écoles de bergers furent établies dans tout le Royaume, & l'uſage du parcage fut généralement adopté, d'abord pour la ſaiſon d'été, enſuite pour celle de l'hiver. La laine qui provint de ce mêlange fut plus longue que ne l'étoit celle des moutons eſpagnols, ſans doute à cauſe du ſel dont les paturages anglois étoient imprégnés. Ces parties ſalines agiſſoient ſur l'animal, ſa peau pouſſoit des fils longs & bien nourris. Cependant cette laine ſupérieure en ce point à celle d'Eſpagne, lui fut toujours inférieure pour la fineſſe.

Depuis ce temps, les laines d'Angleterre n'ont pas dégénéré, & ſans doute à cauſe de l'attention que les

Anglois ont toujours continué de donner au choix des beliers, lors de l'accouplement. On a vu, & on voit encore parmi eux, payer un bon belier cinq & quelquefois ſix cents livres tournois. Quiconque a en Angleterre un excellent belier, retire douze livres chaque fois qu'il permet qu'on s'en ſerve pour ſaillir une brebis.

L'ancienne race des moutons anglois n'a pas cependant été entiérement changée ; elle ſubſiſte encore dans pluſieurs parties de l'Angleterre, la laine qu'elle donne en eſt commune, & preſque auſſi groſſiere que nos laines de Picardie. Les moutons qui forment cette race, ſont forts, plus hauts & d'un corſage plus gros que les autres ; ils habitent le Comté d'Yorck. Ceux du pays de Galles

fourniſſent une laine encore plus commune. Du mêlange de la race angloiſe & de la race eſpagnole, il en eſt ſorti une race bâtarde, dont la laine tient le milieu entre la laine commune & la plus fine. Cette race bâtarde eſt compoſée de bêtes qui ſont auſſi très-fortes & très-grandes; leurs toiſons ſont très-garnies, & c'eſt dans le Warvickshire, le Leiceſtershire, le Buckinghamshire & le Lincolnshire, qu'on la trouve.

Les troupeaux du Comté de Shrops, & toutes les parties des côtes qui regardent celles de France, ſont peuplées de troupeaux de races eſpagnoles, leur laine eſt auſſi la plus fine, la plus ſoyeuſe, & la plus parfaite de toutes celles que fournit l'Angleterre. Les bêtes qui compo-

ſent ces troupeaux, ſont petites & ont de la laine juſques ſur le nez.

Ce qui diſtingue principalement la laine d'Angleterre, c'eſt ſa grande blancheur, au moyen de quoi, elle peut prendre facilement les couleurs les plus fines; tandis que les nôtres, même celles de Flandre, ne reçoivent que très-difficilement, après le plus fort lavage, les couleurs cramoiſies, écarlates & jaunes, & que les étoffes faites avec ces laines de Flandre teintes dans ces couleurs, ont toujours un œil terne, tandis qu'elles ont un œil très-vif dans les étoffes angloiſes.

En Angleterre une brebis de deux ans, donne cinq à ſix livres de laine par an, un belier, ſix à huit livres, & un mouton, huit à neuf livres.

Un mouton de race suédoise, ne donne qu'une livre de laine, qui se vend communément seize sols huit deniers de France. Le mouton de race angloise donne en Suéde cinq livres, qui se vendent trente-trois sols quatre deniers la livre, par conséquent celui-ci rapporte à son maître dix fois autant que lui rapporte le mouton suédois. Si on considére les avantages que le public retire en Suéde de l'introduction des races étrangeres, on trouvera qu'ils sont considérables, & on pourra les évaluer d'après M. Alstrom, à mille pour cent, relativement au profit que retirent les manufactures, & au nombre d'hommes qui sont employés dans ces mêmes manufactures. Et pour les troupeaux, il est aujourd'hui démon-

tré, & cette démonſtration peut être pour nous un grand motif d'émulation, qu'un troupeau de brebis ſuédoiſes ne rapporte à ſon poſſeſſeur que cinquante-cinq livres & demie de laine, tandis qu'un troupeau d'une même quantité de bêtes angloiſes, en donne cent trente-ſix livres & demie, qui, vendue trente-trois ſols quatre deniers la livre, donne deux cents vingt-ſix livres treize ſols quatre deniers, tandis que les cinquante-cinq livres de laine ſuédoiſe vendues ſeize ſols, huit deniers, ne produiſent que quarante-cinq livres ſeize ſols quatre deniers.

La brebis eſpagnole produit en Suéde la même quantité de laine que la brebis angloiſe; mais ſa laine ſe vend beaucoup plus cher, par con-

ſéquent, un troupeau de bêtes eſpagnoles rapporte encore davantage que celui des bêtes angloiſes.

Un peuple auſſi laborieux que les Hollandois, n'a pu voir les richeſſes que les Anglois & les Eſpagnols retiroient de leurs laines, ſans éprouver ce ſentiment de jalouſie, qui eſt même louable, lorſqu'il produit l'émulation. Les Hollandois avoient alors des manufactures ; ces manufactures étoient floriſſantes. Celles de leurs draps fins le diſputoient à celles de France & d'Angleterre ; celles de draps noirs l'emportoient même : mais pour les fournir de matiere, il falloit les acheter des Eſpagnols, & dès lors renoncer à pouvoir donner les draps hollandois à un prix inférieur à celui que les

Anglois & les François donnoient les leurs. Les Indes orientales valurent à la Hollande entr'autres avantages, la découverte d'un mouton, qui, tranſporté ſur ſes terres en Europe, lui a donné une excellente laine, qui l'a miſe en état de ſe paſſer de celles d'Angleterre, & dont la qualité eſt telle, que les Hollandois la vendent ſous le nom de laine angloiſe. Cette race orientale fut placée dans le ſiécle dernier, dans le Texel, & dans la Friſe orientale. Les bêtes qui la compoſent ſont hautes, allongées & de haut corſage. Nous en avons déja parlé à l'occaſion de nos moutons de Flandre. Une brebis hollandoiſe donne ſeize livres de laine, & quelquefois quatre agneaux par an. Cette laine eſt longue, ſoyeuſe, fine,

& d'une grande blancheur, on la vend depuis vingt-cinq jusqu'à trente sols la livre. C'est aussi le prix que se vend communément la laine de Flandre ; celle d'Angleterre nous coûte depuis cinquante sols, jusqu'à trois livres. Les marchands de Paris la vendent cinq livres, ou plutôt, vendent à ce prix, les laines de Flandre qu'ils donnent pour laines angloises.

Dans l'Isle de France, un mouton ne donne que quatre livres de laine, c'est la moitié de ce que produit un mouton de Flandre, & le quatriéme de ce que donne le mouton hollandois. Dans le Pays-messin, le produit d'un mouton n'est aussi que de quatre livres de laine. Un belier du Cotentin donne deux livres, un mouton deux livres & demie, une brebis

une

une livre & demie. En Angleterre, le mouton d'eſpéce ſemblable, rend à ſon maître; le belier cinq, la brebis trois, & le mouton ſept livres; ce qui fait une différence conſidérable, tant par rapport à la quantité de la laine, que par rapport à ſon prix.

Il ne ſeroit pas auſſi difficile qu'on le croiroit, de ſe procurer des brebis & des beliers d'Angleterre. Les Anglois, au riſque d'être pendus, nous apportent leurs laines : pourquoi l'appas du gain n'engageroit-il pas ceux d'entr'eux qui font ce commerce prohibé & ſi dangereux pour eux, de nous procurer une quantité ſuffiſante de beliers & de brebis pour renouveller les races des troupeaux de nos provinces ſeptentrionales? Le

ſol & le climat ſont, à peu de choſe près, ſemblables à ceux d'Angleterre; les Comtés de Suſſex, de Salisbury, de Surrey, de Middelſex & de Kent, ſont couverts de bêtes à laine fine; ils regardent & avoiſinent la Normandie, par conſéquent, ces Comtés pourroient facilement fournir cette province des beliers & des brebis dont elle auroit beſoin pour changer la race de ſes troupeaux. Elle pourroit auſſi s'en procurer d'Irlande, où la laine eſt, pour le moins, auſſi parfaite que celle d'Angleterre. Dix beliers & cent brebis, pour mettre la dépenſe au plus bas, coûteroient peu, & en moins de quatre ans, ſuffiroient pour peupler la Normandie, d'où enſuite, ce que ces émigrans produiroient, ſeroit reparti

dans la Picardie, la Brétagne, &c. tandis que les trois Evêchés, la Lorraine & la Champagne, auroient reçu des brebis & des beliers de Flandre, pour améliorer & changer la race de leurs troupeaux. Les troupeaux de nos provinces méridionales, au moyen des brebis d'Eſpagne & de Portugal que nous pourrions avoir encore plus facilement que celles d'Angleterre, ſeroient en peu de temps changés. De cette maniere, la France avant cinquante ans, pourroit ſe paſſer entiérement des laines d'Eſpagne, d'Angleterre & de Hollande.

Nous nous ſervons beaucoup de laines de Barbarie pour nos manufactures du Languedoc ; celles de Louviers, de Carcaſſonne, & d'El-

bœuf, en font usage, c'est Marseille qui les leur fournit, elles reviennent aux manufacturiers à un prix bien au-dessous, que ne leur reviendroit celles d'Espagne auxquelles elles ne le cédent que de très-peu pour la bonté & la perfection. Qui nous empêcheroit, pour accélérer le changement de race de nos troupeaux, de tirer de la Barbarie des brebis & des beliers?

Le préjugé général est que les moutons d'Espagne ne peuvent habiter & subsister dans les climats froids; ils subsistent, & se sont cependant multipliés dans la Suéde, ils n'y ont pas même dégénéré; pourquoi ne pourroient-ils se conserver dans nos provinces méridionales, dont le climat différe peu de celui d'Espa-

gne? celui de nos provinces même ſeptentrionales n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi froid que celui de la Suéde. A cet exemple, qui eſt une démonſtration, ajoutons les obſervations phyſiques que M. Alſtrom a faites ſur la production de la laine fine des brebis, deſquelles obſervations il réſulte que la race des moutons à laine fine qui ſont en Eſpagne, peut ſubſiſter dans toute ſon intégrité dans les pays du Nord : nous tranſcrirons ici en entier ces obſervations.

OBSERVATIONS PHYSIQUES

Sur la maniere dont se produit la laine fine, & sur la possibilité qu'elle conserve toutes ses qualités dans les pays du Nord.

IL y a plusieurs animaux, qui quoique d'une même espéce, différentient entr'eux par la finesse & par la longueur du poil, tels sont les brebis, les chevres, les chiens, les chats & les lapins ; mais de cette espéce, il y en a un plus grand nombre qui ont le poil gros & court, que de ceux qui l'ont fin & long.

J'ai recherché, ainſi que bien d'autres, ſi cette différence pouvoit être occaſionnée par la chaleur ou par le froid; ſi elle dépendoit de la ſéchereſſe ou de l'humidité; ſi elle étoit l'effet de la nature de la terre ſur laquelle ſe tenoit l'animal; de l'eau qu'il bûvoit, des alimens dont il ſe nourriſſoit; ou enfin, de quelqu'autres circonſtances du climat qu'il habitoit : toutes les obſervations que j'ai pu faire ſur ces différens objets, n'ont point éclairci mes doutes, & ne trouvant point de preuve ſuffiſante pour leur attribuer la différence qui ſe trouvoit entre le poil d'un animal & celui d'un autre animal de la même eſpéce, j'ai penſé que je pourrois plutôt trouver dans les loix de ſa propaga-

tion, les éclairciſſemens que je cherchois.

Ces loix, il eſt vrai, ſont à peine connues. Les Phyſiciens ont juſqu'ici cherché, mais en vain, à les pénétrer, ils n'ont pas pu encore écarter l'obſcurité qui les environne. M. de Buffon lui-même n'a pas, plus que Lewenhock, répandu de lumiere ſur elle, & les recherches de l'Anatomie aidée des microſcopes les plus parfaits, ont été juſqu'à préſent ſans ſuccès. De tous les germes qui produiſent les animaux, celui des oiſeaux étant le plus grand, ſembleroit être auſſi le plus propre à faciliter quelque découverte : mais il contient beaucoup de parties qui ſont ſi déliées & ſi petites, & en même temps ſi fort enveloppées,

que les plus clair-voyans & les plus attentifs des obſervateurs, n'ont encore pu y découvrir les opérations de la nature dans le grand myſtere de la propagation.

Celle des plantes eſt moins cachée, on voit à découvert toutes les parties qui y cooperent; on apperçoît comment elles ſont fécondées. Aucuns des effets de cette opération n'eſt voilée, & le fruit qui en provient, croit ſous nos yeux. Cette facilité d'obſerver la marche de la nature dans la génération des plantes, m'a donné l'eſpérance de pouvoir, en lui aſſimilant celle des animaux, découvrir quels ſont les principes cachés de celle-ci; la différence qui ſe trouve, tant dans la forme, que dans la nature des plantes

& des animaux, a obligé les Naturaliſtes à en former différentes claſſes dans leſquelles ils les ont rangées par ordre, ſuivant leur genre & leur eſpéce ; chacun d'eux a reçu de la nature la faculté de reproduire un être de même eſpéce que la ſienne, mais non pas d'une eſpéce différente. Ainſi de l'œuf d'un vautour ne peut éclorre un pigeon, & la ſemence du bouleau ne produira pas un citronier : mais il arrive cependant quelquefois, tant dans le genre animal, que dans le genre végétal, que les enfants ſont, tant pour la forme, la grandeur & la couleur, tout-à-fait différens à leur pere.

Si on en recherche la cauſe pour les plantes, on ne la trouvera ni dans le ſol, ni dans le climat, ni dans

la culture, puiſque, ſi la différence de l'enfant au pere étoit produite par l'un ou par l'autre, on pourroit la détruire, en remettant l'enfant dans le même climat, ſur le même ſol où étoit ſa race, ou en lui donnant la même culture qu'on donnoit auparavant à ſon pere. D'un autre côté, nous ne voyons pas que la tranſplantation toute ſeule ait jamais fait changer eſſentiellement l'eſpéce d'une plante. La narciſſe double, en quelque pays que vous la mettiez, ne deviendra jamais une narciſſe ſimple : mais pour expliquer quel peut être le principe de la différence qui ſe trouve dans les plantes, entre le pere & l'enfant, il eſt indiſpenſable d'entrer dans quelques détails ſur les qualités naturelles & eſſentielles des plantes.

Suivant les principes de M. Linné, les deux parties eſſentielles de la plante ſont la moëlle & l'écorce : de la moëlle vient la ſemence, & de l'écorce la nourriture de la plante. Le piſtil tient ſon origine de la moëlle, & les étamines doivent la leur à l'intérieur de l'écorce ou bois. Les plantes ſont de deux genres, comme les animaux, & c'eſt la poudre ou ſemence de la plante mâle, qui féconde le germe de la plante femelle, & par conſéquent, c'eſt cette ſemence ſeule qui peut produire quelque variété dans la plante; le climat, le ſol & la culture n'y entrent pour rien. Si la plante mâle féconde une plante femelle de la même eſpéce que lui, le rejetton reſſemblera en tout point à la plante

dont il ſortira ; mais ſi le mâle féconde une plante femelle d'une autre eſpéce que la ſienne, ou qui différe de lui, ſoit pour la forme, la couleur ou la figure, le rejetton tiendra de la mere, pour les parties intérieures, & du pere, pour les parties extérieures ; telles que les racines, le tronc, les feuilles, la grandeur, la couleur, &c. Pour appuyer ce ſentiment, M. Linné a, dans ſa diſſertation des plantes monſtrueuſes, donnée en 1751, rapporté pluſieurs exemples de beaucoup de fleurs auxquelles cela eſt arrivé ; mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'eſt que la choſe ſoit non ſeulement arrivée entre deux plantes de différens genres, mais encore entre deux plantes de différentes eſpéces, qui

malgré l'oppoſition apparente que la différence de leur eſpéce mettoit entr'elles, ont été fructifiées l'une par l'autre, & ont produit des races nouvelles, inconnues auparavant aux Botaniſtes. Dans les jardins d'Upſal, la *veronica maritima* ſe trouvant placée au près de *verbena officinalis*, celle-ci fécondée par celle-là, il en provint en 1750, la *veronica ſpuria*. Les parties de fructification de cette derniere plante ſont trop reſſemblantes à celles de la *verbena officinalis*, pour qu'on puiſſe douter qu'elle ſoit ſa mere, non plus qu'on ne peut lui croire un autre pere, que la *veronica maritima*; quand on conſidére ſa figure, ſa forme & toutes ſes parties extérieures. Telle eſt l'origine d'une

quantité de nouvelles plantes inconnues aux anciens.

Pour ce qui regarde le duvet des plantes, qu'on peut regarder comme étant pour elles ce que le poil eſt pour les animaux, elles le perdent dans l'eau ; mais à l'air il devient plus épais & plus abondant, ſurtout ſur les hauteurs & dans les plaines, & dans tous les endroits où il ſouffle plus de vent : & s'il arrive que la plante fécondée n'ait pas de duvet, & que la plante qui la féconde en ait beaucoup, alors le rejetton ſera comme ſon pere, couvert de duvet. J'obſerverai cependant que les plantes qui proviennent de ces eſpéces d'adulteres, ont auſſi beaucoup des qualités de leur mere, de maniere que ſi celle-ci eſt

propre à la nourriture de certains inſectes, ſes enfans leur en ſerviront auſſi. Une autre particularité qu'on ne doit pas oublier de remarquer, c'eſt que ces enfans quelquefois réſiſteront à une eſpéce de climat, & ſubſiſteront dans un ſol où leurs parens périroient s'ils y étoient tranſportés.

Si on examine avec attention toutes les parties qui entrent dans la compoſition de l'individu de l'animal, on trouvera qu'il y a une grande reſſemblance entre lui & la plante, & cette reſſemblance eſt ſi grande entre les animaux auxquels on a donné le nom de compoſé, & les arbres & arbuſtes, qu'on a beaucoup de peine à les diſtinguer les uns des autres. L'arbre a ſa racine

racine, ſon tronc, ſa fleur & ſon fruit, & tout cela ſe trouve dans les animaux, plantes zoophytes. Le bois du tronc de l'arbre eſt compoſé de pluſieurs couches, & le tronc de l'animal-plante eſt compoſé de même; chaque boulon, chaque jointure d'un arbre a vie en ſoi-même, de maniere que c'eſt par eux que ſe fait la propagation de l'arbre, ainſi que par les fruits. Il en eſt de même de l'animal-plante, il eſt vrai que les feuilles de celui-ci donnent des ſignes viſibles de ſenſations & ont des mouvemens ſpontanés; mais on peut obſerver le même phénomene dans pluſieurs plantes : tel eſt, par exemple, la ſenſitive & preſque toutes les plantes à feuilles conjuguées, dont les folioles obéiſſent à

l'action de la lumiere, qui s'ouvrent & ſe referment comme elle le veut. On ne peut donc pas douter qu'il n'y ait une grande analogie entre l'animal compoſé & la fleur compoſée.

Examinons maintenant ſi cette analogie ſe trouve de même entre les animaux non compoſés & les plantes non compoſées. Les animaux comme les plantes ont beſoin de nourriture; c'eſt le ſuc qui circule dans les veines de l'animal, qui le fait exiſter, il en eſt de même de la plante; auſſi dit-on également de l'un comme de l'autre, qu'il vit, vieillit, croit, devient malade & meurt. L'animal comme la plante a la faculté de ſe propager, & comme la propagation fait dans ce moment-ci

l'objet principal de mes obſervations, j'entrerai dans quelque détail ſur ce qui la regarde, tant pour l'animal, que pour la plante. Je ne parlerai cependant point de la faculté de pouſſer des boutons, qui n'eſt propre qu'à la plante ou à l'animal compoſé. Pour ce qui eſt de la doctrine des ſexes par rapport aux plantes, elle a été ſi clairement expliquée par notre grand Linné, qu'il n'eſt pas poſſible de douter de l'exiſtence de l'un & de l'autre ſexe, pour le genre végétal, comme pour le genre animal.

Tout ce qui eſt eſſentiellement néceſſaire à la propagation ſe trouve dans la plante comme dans l'animal. Les plantes comme les animaux ſont diſtinguées en femelles & en mâles ;

les parties de la génération ſont les mêmes fonctions, tant dans l'animal, que dans la plante ; elles ne différent entr'elles que par la forme, la poſition & le nom. L'étamine de la fleur eſt le *penis* de l'animal. Le *ſtigma* de la premiere, eſt la *vulva* du ſecond. L'animal reçoit la ſemence du mâle dans ſa matrice, la plante la reçoit dans le *pericarpium*. Les graines ou ſemences des plantes ſont les œufs des animaux.

L'accouplement des animaux eſt la fructification des plantes ; l'état de groſſeſſe dans la femelle de l'animal, eſt repréſentée, pour les plantes, par l'état du fruit. La naiſſance des petits de l'animal, eſt la maturité du fruit de la ſemence ou de la graine de la plante. En parlant de

la maniere dont ſe multiplient les plantes, nous avons dit qu'en général, il y avoit toujours une reſſemblance entre la plante productive, & la plante reproduite. Il en eſt de même des animaux, lorſque le pere & la mere ſont d'un même ordre, d'un même genre & d'une même eſpéce; l'animal carnaſſier engendre un animal carnaſſier; la poule produit un poulet, & le corbeau ne donne pas l'exiſtence à un ver à ſoie.

Dans tous les temps on s'eſt donné beaucoup de peine pour claſſer les animaux comme on avoit claſſé les plantes, on a voulu diviſer les premieres comme les ſecondes, par familles, les diſtinguer par genre, les ſéparer par eſpéce. Cette tentative

n'a pas été plus heureuſe pour les uns que pour les autres, parce qu'il étoit preſque impoſſible de diſtinguer dans l'ancienne zoologie, les genres & les eſpéces primitifs d'avec ceux qui ſont venus depuis.

Ce que M. Linné a dit des plantes, qu'originairement il y en avoit un trés-petit nombre d'eſpéces différentes, peut, je crois, s'appliquer de même aux animaux, pour ce qui regarde les différences qui ſe trouvent dans les mêmes eſpéces. Les eſpéces des uns comme celles des autres s'étant mêlées, il en a réſulté cette multiplicité d'eſpéces différentes qu'on voit aujourd'hui, & qui ſont, pour ainſi dire, les intermédiaires d'une famille à une autre. Ainſi les beſtiaux me ſemblent être

une famille intermédiaire entre celle des bêtes de ſommes, & celle des bêtes féroces, qui aura été formée par le mêlange des bêtes féroces & des bêtes de ſommes. Celle des canards, intermédiaire de celle des oies & des poules.

Ariſtote rapporte qu'un tigre s'eſt accouplé avec un chien ; il parle auſſi de pluſieurs eſpéces d'animaux de différentes eſpéces qui ſe ſont mêlés enſemble par l'accouplement. On a vu des chiens couvrir des brebis. Il y a une eſpéce de chien qui reſſemble ſi fort au lion qu'on l'a nommé le *chien-lion*, & qu'on ne peut douter qu'il ne provienne de l'accouplement d'un lion & d'une chienne. Scaliger poſſédoit un animal qui avoit été produit par l'ac-

couplement d'un taureau & d'une jument ; mais il est plus difficile de distinguer dans les diverses espéces d'animaux d'une même espéce, quelle est la famille intermédiaire, tel par exemple, qu'est celle qu'on peut mettre dans cette place de la famille des chiens, des loups, & des renards.

Je ne prétend pas dire que tous les animaux se soient ainsi mêlés les uns avec les autres, cela ne seroit pas probable, vu la grandeur de plusieurs, & la petitesse de plusieurs autres ; vu la différence qui se trouvoit dans la conformation des uns & des autres; vu encore l'antipathie naturelle qui régnoit entre quelqu'unes, & la différence des climats où ils vivoient : je crois seulement qu'un grand nombre d'animaux se

ſont accouplés enſemble, quoique d'eſpéces différentes. Ce qui rend cette opinion probable, c'eſt qu'il y a pluſieurs familles qui ſont beaucoup plus riches en genre, un plus grand nombre encore de genre qui ſont plus riches en eſpéces que d'autres. C'eſt ainſi qu'on trouve parmi les animaux carnaſſiers pluſieurs genres qui proviennent du mêlange.

Je ſuis très-diſpoſé à penſer que certaines eſpéces de même genre ſe ſont accouplées par la ſeule facilité qu'elles ont trouvé à s'approcher, qu'elles y ont été provoquées par le beſoin, lorſqu'elles ont manqué de femelle de leur propre eſpéce. On a toujours regardé les ſinges pour être des animaux très-laſſifs, & on trouve

parmi eux trente-trois familles d'eſpéces différentes les unes des autres, ſans compter celles qui peuvent être encore inconnues des Européens. On pourroit dire la même choſe des rats, dont on connoit vingt-une familles. On ne trouve pas une ſi grande diverſité parmi les autres animaux à quatre pieds; mais elle eſt beaucoup plus grande parmi les oiſeaux, les ſerpens, les poiſſons, les inſectes & les vers, que parmi les quadrupedes. M. Linné a cité trente-deux eſpéces différentes de faucons, quarante-huit de perroquets, vingt-deux de coucous, quarante-cinq d'oies ou de canards, vingt-ſix de grues, vingt de coqs de Bruyere, cinquante de pigeons, vingt-huit de grives, quarante-neuf

de hochesqueue, quarante-neuf de lézards, quatre-vingt-dix-ſept de ſerpens, dix-ſept de cabeliaux, trente-ſix de perches, quarante-trois d'écréviſſes de mer, ſoixante-une de ſauterelles, cinquante-ſept de cigales, deux cents ſoixante & quinze de papillons de jour, quatre cents ſoixante de papillons de nuit, quarante ſept de hériſſons, cinquante-trois d'abeilles, cinquante-huit de moucherons, cent vingt-neuf de mouches, trente-neuf de conques de Vénus; cinquante-une de buccins, ſoixante-une de coquilles donnant le pourpre, trente-cinq de madreports, &c.

Les anciens ne connoiſſant point l'uſage de la diviſion par famille imaginée par les modernes, il leur ſuffiſoit qu'il y eut quelque différence

entr'un animal & un autre animal, ou une plante & une autre plante de la même eſpéce, pour en faire une eſpéce différente; il leur ſuffiſoit pour cela, qu'il ne ſe trouva que la grandeur, l'odeur, le goût, la couleur, le poil ne fuſſent pas ſemblables, ſouvent même de l'uſage qu'ils en faiſoient eux mêmes, ou du pays où l'animal habitoit, où le climat ſous lequel croiſſoit la plante. De ce principe qui ne devoit produire qu'une grande confuſion, nâquit l'opinion où ils étoient, qu'il y avoit différentes eſpéces d'hommes; ils en comptoient même une plus grande quantité qu'il n'y avoit de nations connues. De cette croyance nâquit la fable des géants & des pigmées. On diſtingua l'eſpéce des hommes

par la couleur de leur teint ; l'homme blanc fut cru d'une eſpéce différente que l'homme noir ; pour les animaux, on diſtingua leur eſpéce par le poil ; tous ceux qui l'avoient long furent regardés comme n'étant pas de l'eſpéce de ceux qui l'avoient court, & ceux qui l'avoient poli, de ceux qui l'avoient hériſſé ; tout fut claſſé d'après ce principe général, les beſtiaux, les bêtes à laine, les poules, les oies, les pigeons, &c. De même auſſi les fruits, les arbres, les fleurs ; mais on multiplia ſi fort les claſſes, qu'il y en avoit autant qu'il y avoit de variété. Ces variétés cependant ne doivent pas être négligées, & il nous paroît eſſentiel de connoître quel peut en avoit été l'origine.

Tous les individus parmi les animaux & les plantes qui ont une même conformation & la faculté de produire leur ſemblable, ont été rangés dans la même claſſe & conſidérés comme étant de la même eſpéce : mais dans la diſtinction des claſſes & des eſpéces, on n'a pas pu avoir égard aux variétés que pouvoit produire le climat, la nourriture ou la culture. Je voudrois cependant qu'on diſtinguât du grand nombre de variétés qui peut y avoir parmi les plantes, comme parmi les animaux ; celles ſur leſquelles le climat, la nourriture & la culture ne produiſent aucun changement, & qui ſe conſervent toujours, pendant même pluſieurs générations de ſuite, ſoit qu'elles ſoient dans la grandeur du

corps, ſoit qu'elles ſoient dans la couleur, l'odeur, le goût, la robe, ou autre choſe de cette nature, de celles qui ſont occaſionnées par le climat, la nourriture & la culture. La vie d'un homme ne ſuffiroit pas pour en faire la recherche & les décrire ; mais on devroit cependant, ſans être découragé par l'étendue du travail, le commencer, vu les avantages qu'il en pourroit réſulter. Je reviens à mon principal objet.

Ceux qui ont lu les expériences réitérées de Reaumur ſur l'accouplement des lapins avec les poules, & la relation que le même auteur donne de celui d'un taureau avec une aneſſe, dont il exiſte une race d'animaux dans le Dauphiné & l'Auvergne, & d'un taureau avec une jument, dont

le produit a été un animal particulier, qu'on nomme dans ces provinces, *tumars*. Ceux qui ſavent que M. Shau a vu dans la Barbarie une race particuliere, qu'on nomme, *cumrals*, & dont on ſe ſert avec avantage aux environs d'Alger, qui provient de l'accouplement d'un âne avec une vache, & que cet animal n'a pas la corne du pied fendue comme ſa mere; mais de la même forme que celle de ſon pere; ceux qui ſavent ce que les ſinges ont tenté quelquefois, pour ſe procurer la jouiſſance des femmes, ne ſauroient douter que les animaux, quoique de genres différens, ne puiſſent s'accoupler enſemble.

Mais quand cela auroit pu arriver entre des animaux d'un genre différent,

rent, il eût été facile que la même choſe arrivât entre des animaux du même genre ; auſſi a-t'on vu le mulet être produit par l'âne & la jument.

Je ne tirerai aucune conſéquence de la peau noire & des cheveux friſés des Négres ; je dirai ſeulement, que je ne penſe pas qu'Adam & Eve ayent été tels : mais je crois pouvoir avancer hardiment, qu'il y a une grande quantité d'animaux qui proviennent de l'accouplement d'un mâle & d'une femelle de même genre ; mais d'eſpéce différente, telle, par exemple, le canard, qui a été le produit de l'accouplement d'une oie & d'un coq.

Les animaux qui ſont d'une même eſpéce, & qui ne différentient entre

eux que par quelques variétés particulieres, peuvent encore s'accoupler enſemble plus facilement, & plus communément ; on en trouve la preuve dans l'arbre généalogique des chiens, que nous a donné M. de Buffon ; au reſte ces accouplements extraordinaires ſont plus communs parmi les animaux domeſtiques, que parmi ceux qui habitent les bois, par la raiſon que ceux-ci ne ſont portés à l'accouplement que dans le temps du rut, au lieu que ceux-la qui prennent une nourriture plus ſucculente, éprouvent continuellement les beſoins de l'amour.

Je vais maintenant eſſayer de faire voir par des expériences ſûres, de quelle maniere ces ſortes de mêlanges opérent ſur la race ſuivante. Il

eſt de principe, que toute race tient du pere & de la mere ; je penſe qu'on peut ajoûter pour les animaux, comme pour les plantes, que la race reſſemble à la mere par les parties intérieures, & au pere, par les parties extérieures, principalement pour le poil. Le poulet qui vint de la poule, qui avoit été couverte par un lapin, dont parle Reaumur, n'avoit point de plume comme ſa mere, mais du poil comme ſon pere. Lorſqu'on accouple un ſerin de canarie avec un chardonneret, les petits qui en proviennent, reſſemblent pour la force & le plumage au pere, & la même choſe arrive lorſqu'on met enſemble la femelle d'un chardonneret avec un ſerin mâle. Les brebis de Suéde dont la laine étoit groſ-

ſiere, ayant été ſaillies par des beliers eſpagnols, anglois & allemands, les petits qu'elles mirent bas, eurent une laine tout-à-fait ſemblable à celle du pere, & en aucune façon à celle de la mere. C'eſt un fait connu des payſans mêmes, qui aujourd'hui en Suéde, ſont tous perſuadés, que la laine ſeule du pere, ſe tranſmet à l'enfant. Tous les auteurs anciens qui ont écrit ſur les brebis, tels que Varron, Columelle, Paladius, Virgile, &c. en étoient auſſi perſuadés.

Un cultivateur d'Angleterre nommé Guillaume Story, avoit en 1758 ou 1759, un belier de trois ans, qui peſoit trois cents quatre-vingt-dix-huit livres d'Angleterre, il fut vendu à M. Banck de Harworth,

quatorze guinées ; les agneaux qui nâquirent des brebis couvertes par ce belier, reſſembloient toutes au pere, qui chaque fois qu'il couvroit une brebis étrangere, valoit à ſon maître une demi-guinée. Robert Gibſon, Ecuyer, autre Anglois, poſſédoit en 1770 un belier de la même race que celui de M. Banck, dont il avoit retiré beaucoup d'argent, puiſque la premiere année qu'il l'eut, en 1766, il lui valoit une demi-guinée chaque fois qu'il couvroit une brebis, & les années ſuivantes une guinée. M. Banck de Dimſdale, frere de M. Banck de Harworth, ſe procura des agneaux provenans du belier que ſon frere avoit. La premiere fois qu'il fit tondre ces agneaux, ils lui donnerent chacun vingt-deux

livres & demie angloiſes de laine : un Seigneur de ſon voiſinage en recueillit ſeize livres d'une brebis de même race, qu'il avoit dans ſon troupeau. Cette brebis avoit cinq ans. Ces expériences réitérées prouvent que la perfection & la bonté de la laine ſe tranſmet à toute la race par le belier. Il en eſt de même des chevaux & de tous les autres animaux. Les Anglois en ſont ſi fort convaincus, que quand ils veulent faire ſaillir leurs juments par de bons étalons, ils payent quelquefois juſqu'à dix guinées pour chaque fois, ce prix eſt, ſans doute exhorbitant, mais il eſt une preuve de la vérité de ma propoſition ; car ſi celui qui le donne n'étoit pas ſûr de ſe procurer des poulains d'une bonne race, il ne

payeroit pas ſi cher l'étalon qu'il employeroit à couvrir ſa jument.

Pour avoir du poil provenant de celui que donnent les chevres d'Angora, dont on ſe ſert à Bruxelles pour faire le camelot, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir une chevre venue de ce pays, il ſuffit que le bouc qui la couvre en ſoit. Les Turcs des environs d'Angora, n'ont conſervé la race qui leur donne ce précieux poil, que par l'attention qu'ils ont de ne conſerver que les petits qui ſont forts, bien conſtitués, & dont le poil eſt le plus beau, ils n'en châtrent aucun, & ne font ſubir cette opération qu'aux agneaux les plus foibles. Les Turcs ignorent cependant que c'eſt le bouc & non la chevre, qui tranſmet la bonté du poil,

mais ils ſe conduiſent par une ancienne routine appuyée de l'expérience qui leur tient lieu de principe.

M. Alſtrom le pere, vingt-ſept ans avant que ce mémoire parut, avoit fait couvrir une chevre commune par un bouc d'Angora, & ce qui provint de cet accouplement, reſſembla bien plus au pere qu'à la mere, tant pour les oreilles, le crin, la queue & la couleur du poil. Si une jument eſt ſaillie par une âne, le mulet a plus de reſſemblance avec l'âne qu'avec la jument; il a de longues oreilles, une queue de vache très-courte; la couleur de ſon poil eſt griſe, & il a une croix noire ſur le dos, comme ſon pere. M. Alſtrom croit que ces races mêlées pourroient produire, & qu'elles produiroient

en effet, ſi on les ſoignoit, comme il conviendroit ; mais les expériences que M. de Buffon a faites, & qu'il a réitérées ſi ſouvent & avec tant de ſoin, doivent convaincre que cette reproduction eſt impoſſible, & contre l'ordre de la nature.

De ce que nous venons de dire, il s'enſuit qu'on peut aiſément diſtinguer, par l'inſpection des parties extérieures & les plus apparentes de l'animal, quel a été le pere auquel il doit ſon exiſtence, excepté cependant dans le cas où le mâle ſeroit foible, car alors l'enfant, dit M. Alſtrom, auroit dans ſes parties beaucoup plus de reſſemblance avec la mere, qu'avec le pere, il ſeroit aſſez difficile d'expliquer comment cela s'opéreroit.

On trouve quelquefois que les animaux domeſtiques d'une contrée ont preſque tous la même couleur, ou quelques marques extérieures : cela vient, ſans doute, de ce que les habitans de cette contrée ont, par préjugé, attaché quelque mérite à cette couleur ou à cette marque particuliere qu'ils ont choiſi de préférence pour les accoupler, les brebis qui avoient cette marque, ou étoient de cette couleur. C'eſt-là, ſans doute, l'origine des têtes & des pieds noirs, qui diſtinguent les moutons d'Ecoſſe, de ceux des autres pays, & par conſéquent, ce n'eſt pas ni au climat, ni au ſol d'Ecoſſe, ni à la nourriture de l'animal, qu'il faut l'attribuer. On peut dire la même choſe de cette grande quantité de

beliers ſans corne, qu'on voit en Angleterre ; on a choiſi de préférence, pour l'accouplement, des beliers qui étoient ſans cornes, qui ont produit d'autres beliers qui n'en avoient pas non plus ; peut-être que la raiſon de cette préférence a été, qu'en Eſpagne, on coupoit ordinairement avant l'accouplement, les cornes des beliers dont on vouloit faire uſage. On fait la même choſe auſſi en Italie.

Une jeune Négreſſe mariée à la Virginie, accoucha la premiere fois d'un enfant noir ; elle devint de nouveau enceinte, & donna le jour à un garçon qui étoit noir, & à une fille qui étoit mulâtre. Les cheveux du garçon lorſqu'il devint grand, étoient de l'eſpéce de ceux qu'ont les

Négres, noirs, crépus comme de la laine, ceux de la fille étoient noirs & longs, ſa peau étoit aſſez blanche & ſes yeux bleus ; elle reſſembloit beaucoup à l'œconome de l'habitation, que le mari de la Négreſſe ſavoit bien avoir conſolé pluſieurs fois ſa femme en ſon abſence. Cette même Négreſſe fit une troiſiéme couche de trois enfants, dont deux mulâtres & un noir, cela prouve la poſſibilité de la ſuperfétation.

Pluſieurs perſonnes croyent, & les anciens le croyent auſſi, que l'imagination des meres peut beaucoup ſur le *fœtus*, & que les ſingularités qui ſe trouvent quelquefois dans la conformation du corps des enfants, eſt la ſuite de la forte impreſſion qu'a fait un objet ſemblable ſur l'ima-

gination de la mere. Un ſavant Académitien de Stockolm a prouvé en 1750, dans un ouvrage ſur les maladies du fœtus, que l'imagination n'influoit en rien ſur ſa formation & ſur ſon développement. M. de Buffon, bien avant l'avoit démontré d'une maniere très-ſolide. D'ailleurs, ſi l'imagination de la femelle pouvoit produire quelqu'effet ſur le fœtus de l'homme ou de l'animal, il faudroit auſſi lui attribuer les phénomenes ſemblables qu'on voit dans la génération des plantes ; car il y a autant de monſtres dans le genre végétal, que dans le genre animal.

Eſt-ce que l'imagination, le changement de climat & de nourriture ont pu juſqu'à préſent produire quelque changement ſur la couleur des

Négres? Les Vallons, qui depuis ſi longtemps ſont employés aux mines de Suéde, ont encore la même phyſionomie qu'avoient leurs ancêtres: elle eſt ſi différente de celle des naturels du pays, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre. Maupertuis dans ſes ouvrages, parle d'une famille de Berlin, dont ceux qui la compoſent & qui l'ont compoſée, ont toujours eu ſix doigts à chaque main. La famille de Buffinger avoit la même ſingularité. Reaumur parle d'une famille de Malthe, dont ceux qui la compoſoient, avoient auſſi tous ſix doigts à chaque main. Un nommé Lambert de Suffolck en Angleterre, a tranſmis à ſix de ſes enfants une couleur ſinguliere, & une certaine inégalité de peau par-tout le

corps, excepté ſur le viſage, le dedans des mains, le bout des doigts & la plante du pied, dont la peau étoit ſemblable à celle des autres hommes : ſur tout le reſte du corps, on voyoit une eſpéce de verrue auſſi déliée qu'un fil, & d'une longueur aſſez conſidérable, dont la couleur étoit d'un brun foncé. Tous ceux de la famille de Scaliger avoient les yeux d'un bleu fort ſingulier. Les Patagons ſont d'une ſtature ſi haute, qu'on leur a donné le nom de géants. D'après ces exemples & beaucoup d'autres qu'on pourroit encore citer, il n'eſt pas poſſible de douter qu'une variété qui ſe trouve dans le pere, ſoit tranſmiſe par lui, pendant pluſieurs générations, à ſes deſcendans.

Examinons maintenant de quelle maniere le pere peut opérer de si grandes choses, dans les animaux comme dans les plantes. Le germe avant l'accouplement & la fructification, se trouve renfermé dans une espéce d'enveloppe, qu'on nomme œufs chez les animaux; ce germe mol est presque fluide, il est d'autant plus organique avant l'accouplement, qu'il est non seulement joint à l'œuf, mais encore à l'ovaire de la mere, & par conséquent, ses parties principales doivent ressembler pour la forme, & pour leur nature, à celle de la mere, jusqu'à ce que quelque chose d'étranger s'y soit mêlé. Cependant lorsqu'on voit un si grand nombre d'enfants, pour ne pas dire tous, avoir tant de ressemblance

pour

pour les parties extérieures avec le pere, on peut, je crois, en conclure, que lors de l'accouplement, c'eſt le pere qui donne la forme aux organes extérieurs de l'enfant qui, avant, n'ont encore pris aucun développement ; mais ſi le pere manque de force & de vigueur, & que la femelle en ait plus que lui, il arrive que quoique ce ſoit le pere qui ſeul donne la vie au germe, il ne contribue que de bien peu au développement des parties extérieures. Ce principe, relativement aux différentes familles des beſtiaux, étant reçu, on conviendra que mes obſervations ne ſont pas dépourvues de probabilité.

Mais, me demandera-t'on, comment ſe fait le développement des

parties du fœtus, & juſqu'où peut & doit aller l'influence d'un mâle fort & vigoureux dans ce développement ? Le commencement eſt un ſi grand myſtere, qu'il n'eſt pas poſſible de connoître les opérations qui ſe font alors. Nous voyons que dans les plantes, la moëlle ne ſauroit avoir d'action, & ſubſiſter même ſans l'écorce, ni l'écorce ſans la moëlle ; il en eſt de même des animaux chez leſquels les parties moëlleuſes, c'eſt-à-dire, le cerveau, l'épine du dos & les nerfs, ne ſauroient prendre d'accroiſſement ſans les fibres & les veines, & celles-ci ſans les nerfs, ne peuvent être organiſées ; d'où il s'enſuit que ſans l'exiſtence des uns comme des autres, dans la mere, le germe propre à produire un nouveau fruit ne peut ſubſiſter.

Les nerfs & le cerveau ſont des parties dont manquent les plantes, qui, par conſéquent, ſont auſſi privées des facultés qui dépendent elles-mêmes de ces parties, & ces parties aident beaucoup chez les animaux, les autres facultés qu'ils ont de commun avec les plantes; mais en même temps elles ſont la cauſe de la différence qu'il y a entre la nourriture & la propagation de l'animal & celles de la plante; mais cependant cela n'empêche pas que je ne trouve que dans le genre animal, comme dans le genre végétal, ce ſoit le mâle qui, par l'accouplement, donne la vie & l'exiſtence à l'enfant, & que la femelle ne faſſe que préparer l'une & l'autre. Le mâle fait plus encore dans le genre animal; car après

que la mere a formé la maſſe des parties intérieures, c'eſt le mâle qui forme les parties vitales, celles qui ſervent à la nourriture & à la défenſe de l'enfant avec toutes les facultés naturelles qui en dépendent : ainſi tant que le fœtus tient à l'ovaire de la mere, il ſuit toutes les loix auxquelles toutes les parties du corps de la mere ſont aſſujetties ; mais après qu'ileſt ſéparé de l'ovaire par l'acte de l'accouplement, comment ſe fait-il qu'il conſerve encore, avec les parties de la mere, aſſez de liaiſon pour que ces parties intérieures ſoient obligées de reſſembler aux mêmes parties intérieures de la mere ? Il eſt auſſi difficile d'expliquer cette opération, que celle qui produit en un inſtant la reſſemblance

de ces parties extérieures avec celles du pere. Il eſt vraiſemblable que le germe a été parfaitement préparé dans l'œuf, de maniere même qu'il n'a eu beſoin que d'une eſpéce de coup électrique, pour être mis en action & pour commencer à vivre.

En conſidérant quelles peuvent être les raiſons qui font que la mere a plus de pouvoir que le pere ſur les parties les plus eſſentielles du fœtus, je ne prétends point rechercher la maniere dont l'embrion éclos en dedans ou en dehors de la matrice ; ce qui me paroit peu important pour mon objet ; mais ce pouvoir eſt, je crois, une ſuite eſſentielle de la premiere formation du germe qui ſe fait dans l'ovaire, ſans que le pere y concoure, & qui n'a perſon-

nellement d'autre fonction à remplir dans ce grand œuvre de la génération, que de vivifier cette petite machine, de la mettre en mouvement, & de monter les reſſorts qui ne le ſont pas encore.

Je n'oſe pouſſer plus loin mes obſervations ſur ces myſtérieuſes opérations de la nature ; puiſſent les foibles conjectures que je viens de haſarder, engager quelques hommes plus éclairés que moi, à en faire de nouvelles, qui ſoient auſſi plus étendues. Si nous avions beaucoup d'expériences de la nature de celles que M. Gledetſch nous a communiquée, il n'y a pas long-temps, ſur la fructification artificielle des œufs de poiſſons, nous pourrions eſpérer de voir un plus grand jour ſe répandre

ſur les loix obſcures de la propagation des animaux. Parmi les expériences rapportées par M. Gledetſch, on en trouve une fort ſinguliere que lui a fourni les mêmoires de l'Académie de Berlin, 1764 : on avoit fait couler des œufs mûrs d'un ſaumon dans un vaſe rempli d'eau fraiche, ſur ces œufs on avoit enſuite répandu la laite d'un autre ſaumon, juſqu'à ce que l'eau fût entiérement blanchie, ſix ſemaines après, on apperçut dans le vaſe beaucoup de petits poiſſons qui vêcurent & prirent de la conſiſtance, d'autres œufs ſur leſquels on n'avoit point répandu de laite, pourrirent.

En parlant tout-à-l'heure des parties extérieures ſur leſquelles influe le mâle plus que la femelle, j'ai mis

de ce nombre celles de défenſes dont la principale eſt le poil ou la laine. La laine a ſes racines dans la peau de de l'animal ; elle a une pellicule, des veines ou couloirs remplis de ſuc. La laine ainſi que les ongles, les dents & la corné, ſont les dernieres parties de l'animal qui ſe développent.

La laine eſt différente dans le même animal, pour la longueur, l'épaiſſeur, la figure, la force, la molleſſe & la couleur. Je ſuis perſuadé qu'elle eſt produite par le pere, & que le climat, la nourriture ou ſemblables autres circonſtances n'opérent ſur elle aucun changement. Ceux qui ont attribué au climat la perfection de la laine, n'ont été, ſans doute, portés à adopter cette

opinion, que parce qu'ils n'ont enviſagé les belles laines que comme une production des pays chauds : ils ont connu que dans l'Aſie, le Coracan, l'Ionie, la Phrygie, l'Arabie, la Perſe; dans l'Amérique, le Chili, le Pérou ; dans l'Afrique, la Barbarie ; dans l'Europe, l'Italie & l'Eſpagne avoient toujours été renommés pour la bonté, la fineſſe & la beauté de leur laine, mais ils ont négligé d'obſerver que dans ces mêmes pays chauds, on trouvoit des poils de chevre & des laines très-groſſieres ; telles ſont celles de l'Andalouſie : on y trouve des chevres qui ont un poil auſſi court & auſſi gros que les chevres de Suéde, & des moutons qui paiſſent à côté d'un troupeau de moutons à laine fine, n'en ont pas moins eux-

mêmes une laine auſſi commune que la plus commune de tous les autres pays ſeptentrionaux de l'Europe. Cela a toujours été, puiſque la Ligurie, la Cappadoce, le Pont, l'Iſtrie, la Liburnie, l'Egypte, l'Ethiopie, la Barbarie, la Sardaigne ont été cités par les auteurs anciens, pour avoir des troupeaux qui donnoient des laines très-groſſieres & ſi nous nous arrêtons principalement à l'Eſpagne, nous trouverons que les moutons à laine fine paiſſent dans certaines ſaiſons dans des parties de l'Eſpagne où le froid eſt très-rigoureux. Ces troupeaux ſont en grand nombre dans le royaume de Léon & dans l'Eſtramadure ; ils y reſtent juſques la mi-Avril, temps auquel on les fait paſſer dans la vieille Caſtille, où au mois

de Mai, 1761, les montagnes étoient couvertes de neige, ainſi que celles de la nouvelle Caſtille : la même année, il neigea ſi fort le quatre Mai à Ségovie, que toutes les rues de cette Ville étoient couvertes de neige à la hauteur d'un pied. Il gêle quelquefois ſi fort dans la vieille Caſtille, qu'on peut marcher ſur la glace ſans danger de la rompre. Oppoſons maintenant aux pays chauds, les pays froids; l'Ecoſſe, par exemple, où il fait certainement beaucoup plus froid qu'en Angleterre, a cependant des laines auſſi fines que les meilleures laines d'Angleterre; l'animal qui dans le Pérou fournit ce beau poil, qu'on nomme *laine de Vigogne*, reſte l'été ſur des montagnes ſi hautes, qu'elles ſont

toujours couvertes de neige. On a auſſi remarqué qu'à la Jamaïque, pays fort chaud, la laine y étoit fort groſſiere. Enfin, dans la Bothnie orientale & occidentale, qui ſont les provinces les plus ſeptentrionales de la Suéde, les moutons d'Eſpagne n'y ont pas plus dégénéré que dans les provinces méridionales.

La nourriture & la bonté des pâturages peuvent influer ſur l'animal pour la force, la grandeur, l'embonpoint, & pour rendre le lait de la brebis plus abondant. C'eſt, ſans doute, à la qualité des ſeuls pâturages, que la Barbarie, la Hongrie, la Flandre, le Texel, le Lincolnshire en Angleterre, doivent la force & la grandeur, qui diſtingue leurs moutons de ceux des autres pays. Il en

eſt de même de tous les autres animaux ; les chevaux du Holſtein & du Danemarck, ne ſont ſi forts, & ceux de l'iſle Oland dans la Baltique, & plus encore ceux des Indes orientales, ſi petits & ſi foibles, que parce que les premiers ſont dans de bonnes pâtures, tandis que les autres en habitent de mauvaiſes. Les plantes aromatiques donnent un excellent goût à la chair ; un pâturage gras rend le lait ſavoureux ; une nourriture abondante donne de la force à l'animal ; mais rien de tout cela ne contribue, ni lui procure une toiſon fine. Virgile a dit : *fuge pabula lecta*, & l'expérience a prouvé l'excellence de ce conſeil. Le mouton ne veut point de pâturages gras ; plus l'herbe qui le nourrit a de force

& de parties ſavoureuſes, & nourriſſantes, plus il eſt ſujet à des maladies. Il acquiert dans un pâturage gras un embonpoint qui trompe, qui lui donne une force apparente, qui ſéduit, mais dont on eſt détrompé par les maux qui en ſont la ſuite.

Les moutons d'Angleterre & d'Eſpagne, qui donnent une plus belle laine, & cet animal du Pérou, dont le poil a tant de réputation, prennent pour nourriture les herbes qui croiſſent en petite quantité ſur les montagnes; cette herbe eſt fine, & même elle a plus de parfum & de ſaveur que de force; elles ſont peu nourriſſantes; les pays du Nord comme ceux du Midi, ont des montagnes, & ſur ces montagnes, de cette ſorte d'herbe ſi propre pour les

moutons. La frugalité des moutons d'Eſpagne & d'Angleterre à laine fine, n'eſt point cependant la cauſe de la conſervation de la beauté de leur laine, puiſqu'elle eſt la même chez les moutons à laine plus groſſiere. D'ailleurs, ſi on examine l'effet du terrein ſur les plantes, on verra qu'il eſt le même ſur les animaux. La plante miſe dans un terrein gras, devient plus forte, plus vigoureuſe que celle de la même eſpéce qui ſe trouve dans une terre maigre ; mais les fruits de l'une comme de l'autre conſervent leur nature, leur forme, même leur goût : nourriſſez un chien de viande crue, ou ne lui donnez pour aliment, que des viandes cuites, il n'en conſerve pas moins toutes les qualités de ſon eſpéce. Taver-

nier & d'autres auteurs ont prétendu que la fineſſe de la laine d'Eſpagne venoit de l'uſage où l'on étoit de tenir les troupeaux au grand air; mais ceux d'Eyderſtadt & d'Angleterre, ſont quelquefois renfermés pendant les temps les plus rigoureux, dans les étables, & cependant leurs laines ne perdent rien de leur premiere qualité. On ne voit pas que le poil du chien qui eſt enfermé dans un endroit chaud, ſoit différent de celui de la même eſpéce plus abandonné à lui même, moins ſoigné & plus expoſé aux rigueurs du froid. Quelque moyen que l'homme employe, il ne peut jamais changer l'eſſence des choſes. L'œuvre de la nature eſt ſi fort au-deſſus de l'induſtrie humaine, que quelque grande

que

que ſoit celle-ci, ſes effets ne feront jamais qu'une laine groſſe devienne fine, & qu'une laine fine devienne groſſe.

On attribue auſſi quelquefois la fineſſe de la laine d'Eſpagne à la vie ambulante que menent les troupeaux qui la donnent, & on ne fait pas attention, qu'en Eſpagne des troupeaux qui ne produiſent que de groſſes laines, ne ſont jamais ſédentaires. D'ailleurs dans les Pyrénées, on voit de ces troupeaux qui ne quittent jamais les hauteurs; on en trouve dans la Navarre, dont la vie eſt toujours ambulante, & dont la laine eſt aujourd'hui comme elle étoit autrefois, très-commune. Les Rennes des Lapons paſſent tout l'été ſur les plus hautes montagnes,

ſans que leur poil ſe ſoit amélioré. Il eſt bien vrai que preſque tous les troupeaux qui donnent en Eſpagne la laine la plus commune, ſont ſédentaires ; mais il ne faut pas attribuer à leur genre de vie, la qualité de leur laine. Ces troupeaux ſont peu ſoignés ; ceux auxquels ils appartiennent ne donnent aucune attention au choix des beliers, & ils ont plus à cœur d'avoir des bêtes graſſes & fortes, propres pour les tables, que celles qui leur fourniroient de belle laine pour les manufactures. Ce qui prouve invinciblement que le changement de climat n'influe en rien ſur la laine, ce ſont les chevres d'Angora que nous avons vu paſſer du climat de leur pays natal dans le nôtre où elles n'ont point dégénéré.

Il en a été de même des chats à long poil de la Natolie, qui, en Suéde, ont conſervé toute la beauté de leur poil, ſa longueur, ſa fineſſe, ſa blancheur & ſon éclat.

Le ſel eſt d'une grande utilité pour les brebis, il excite l'appétit de l'animal, entretient ſa chaleur interne dans les temps pluvieux & froids; ſi on le leur donne dans le printems & dans l'automne, il eſt un préſervatif contre les vers du foie & contre l'hydropiſie qu'ils occaſionnent ſouvent. Le ſel eſt donc d'un uſage indiſpenſable pour les bergeries, mais ne contribue pas plus à la fineſſe de la laine, que les autres aliments qui compoſent la nourriture des moutons.

Pour donner plus de force à tout ce que nous avons dit ſur ce qui

peut être le principe de la fineſſe des laines, nous ferons quelques obſervations ſur la formation organique du poil des animaux qui, ainſi que la laine des moutons, ne doivent pas plutôt être changées par l'effet de l'air ou de la nourriture, que les autres parties organiques & plus nobles du corps de l'animal, qui n'éprouvent cependant aucun changement, lorſque l'animal change de climat, d'aliment, &c.

Il eſt pluſieurs animaux qui ont reçu de la nature un poil long pour les couvrir, tel que le loup, le renard, le chien de montagne, l'ours, le caſtor, le grand & le petit chameau, la chevre, le mouton, &c. Toutes les parties du corps de ces animaux ne portent pas du poil

d'une même longueur & d'une même fineſſe ; il en eſt de même des plumes des oiſeaux.

Chaque genre d'animaux a quelque choſe qui le caractériſe ; chaque eſpéce a quelque choſe qui lui eſt eſſentiellement propre, tels ſont les ongles, les cornes des pieds, les plumes, les écailles. Les hommes n'ont point de griffes, mais des ongles ; les chats ont des griffes & n'ont pas de cornes ; dans quelque climat qu'on tranſporte le bœuf, ſes pieds auront toujours des cornes ; & quelque nourriture qu'on donne à l'oiſeau, il ne portera jamais de laine, comme le mouton n'aura jamais le poil de l'ours.

Mais ce mouton & cet ours qui portent, l'un du poil, & l'autre

de la laine, depuis le moment de la création, ont eu des ancêtres & auront des deſcendans dont le poil ou la laine n'étoient pas & ne ſeront pas de la même longueur & de la même fineſſe que la leur. Cette variété ne peut être conſidérée que comme accidentelle, elle n'exiſtoit pas quand l'eſpéce a commencé, chaque eſpéce a ſon poil, ſa laine particuliere. L'homme ne ſortit pas velu comme Eſaü des mains du Créateur, & la chevre au moment de la création n'avoit pas le poil de celle d'Angora. Il a dû donc néceſſairement arriver quelque choſe d'extraordinaire, qui ait fait que la chevre d'Angora ait eu le poil différent de celle d'Eſpagne.

Les poils ſont plantés ſur la peau

du fœtus, du moins chez les beſtiaux, les chevres & les moutons, avant leur naiſſance; on n'a aucune preuve que la nourriture & le climat aient pu faire changer ce poil de nature, peut-être que ſa longueur & ſa fineſſe ſont la ſuite de ſon épaiſſeur; car comme les arbres qui plus ils ſont près les uns des autres pouſſent une tige moins forte & plus déliée, il a pu arriver la même choſe pour le poil. Ce qui le feroit croire, c'eſt que la toiſon d'une brebis à laine fine eſt plus garnie que celle d'une laine plus groſſe. Plus la chevre d'Angora groſſit & grandit, plus ſon poil devient gros, la ſurface de ſon corps étant plus grande, le poil a plus d'eſpace pour pouſſer librement.

Il a pu ſe faire qu'un grand belier fort & robuſte ſe ſoit accouplé avec une petite brebis, qu'il en ſoit provenu une race encore plus petite que celle de la mere. La laine alors ayant moins d'eſpace, a été plus ſerrée & par conſéquent elle a été plus fine que toutes celles des races précédentes. Le contraire a auſſi pu arriver, un petit belier aura couvert une brebis auſſi petite que lui, cette race n'aura trouvé qu'un mauvais pâturage, & ſe ſera encore affoiblie, & de proche en proche l'affoibliſſement de la race aura encore augmenté. Dans un bon pâturage, un fort belier & une forte brebis auront engendré de forts agneaux, qui augmentant encore de force au fur-à-meſure qu'ils auront pris une nour-

riture plus forte, auront produit des enfans encore plus forts & plus robuſtes qu'eux : ce qui eſt certain, ou du moins prouvé, c'eſt que la brebis d'Eſpagne, ainſi que celle d'Angleterre à laine fine, ſont beaucoup plus petites que celles d'Afrique & de Sardaigne, dont la laine eſt moins parfaite, moins belle & moins bonne.

On rapporte qu'une race provenue de grands beliers de Flandre, s'eſt conſervée de la grandeur des meres ; mais a eu la laine fine des peres, ce qui confirmeroit ce que nous avons dit plus haut, que dans la propagation, c'eſt la mere qui opére ſur les parties intérieures, & le pere ſur les parties extérieures.

Au reſte l'eſſentiel eſt préſentement, que nous poſſédions en Suéde

la race des brebis à laine fine, & non pas de ſavoir leur origine, mais de la conſerver, & qu'elle ſe multiplie. Ariſtote diſoit, que plus les brebis étoient abondamment couvertes de laine, plus aiſément elles ſupportoient la rigueur du froid, ce qui prouve que celles qui habitent notre climat n'en ont point ſouffert, c'eſt qu'elles y ont multiplié beaucoup; ce que nous avons dit plus haut de leur multiplication depuis 1747, juſqu'en 1764, prouve évidemment que les brebis à laine fine ne ſont pas déplacées parmi nous.

J'ajouterai ici par forme de conſeils pour ceux qui ont à cœur la perfection de nos laines, qu'on ne peut trop payer un bon belier. Les anciens Eſpagnols donnoient pour

s'en procurer un juſqu'à mille rixdalers, & à préſent on le paye encore cent ducats : on ne doit pas non plus apporter moins de ſoin au choix des brebis. La plus grande attention qu'il faut avoir, eſt de ne permettre l'accouplement de l'un comme de l'autre, que lorſqu'ils ont trois ans au moins accomplis, & jamais de laiſſer un belier ſaillir plus de quinze brebis; il vaudroit mieux même, qu'il en couvrit encore moins. Après la ſixiéme année, il convient de le châtrer & de le vendre, & la brebis doit être vendue lorſqu'elle a ſept ans. Une attention qu'on doit encore avoir, c'eſt de ne donner jamais à une brebis foible un fort belier, il eſt bon que la taille & la groſſeur de l'un ſoient proportionnés à celle de l'autre.

L'effet de l'uſage où l'on eſt dans quelques pays de traire les brebis, eſt de rendre leur laine plus groſſe, ſans parler que cela nuit auſſi beaucoup aux agneaux auxquels il vaut mieux donner deux nourrices qu'une. Une choſe qu'on ne doit pas négliger, c'eſt de changer ſouvent de pâturage, afin que les moutons puiſſent choiſir l'herbe qu'ils aiment le mieux. Dans l'hiver on doit auſſi donner au mouton plus de fourrage qu'il n'en peut conſumer, afin qu'il ne mange que celui qui lui plaira davantage.

Je conſeillerois, pour la guériſon de la gale, de faire uſage du ſouffre pour reméde interne, & du tabac pour reméde externe. Le ſel eſt excellent pour l'hydropiſie, & l'huile de Ruſſie pour la petite vérole.

Quoique les Anglois ſoient dans l'uſage de laver la laine ſur le dos de l'animal, je penſe que c'eſt une mauvaiſe pratique ; les moutons ont une averſion naturelle pour l'eau, ils ne vont jamais dans l'eau de leur plein gré ; d'ailleurs ce lavage ôte à la laine les parties graſſes qui ſont utiles pour perfectionner le lavage de la laine après la tonte, qu'on ne peut jamais éviter, quelque ſoin qu'on prenne auparavant pour conſerver la pureté de la laine.

Jamais on ne doit tondre qu'une fois tous les ans les moutons. Les pays où on les tond deux fois, n'ont ni de bons troupeaux, ni de bonnes laines.

Dans les pays où les troupeaux ne ſont pas auſſi nombreux qu'en Eſpagne & en Angleterre, on de-

vroit diſpoſer ſon troupeau relativement à ſa force, c'eſt-à-dire, aux moyens qu'on a de le nourrir; par exemple, celui qui peut nourrir deux à trois cents moutons durant l'hiver, pourroit avoir:

	ans.	quantité.
Beliers de . .	6 .	2
	5	4
	4	4
	3	5
	2	2
	1	10
Brebis de .	7	20
	6	26
	5	33
	4	33
	3	38
	2	45
	1	60

Pour châtrer.	ans.	quantité.
Agneaux de	1	2
	2	2
	3	2
		288.

Comme les grands troupeaux ſont toujours mieux ſoignés que les petits, que d'un autre côté, peu de perſonnes ſont en état d'avoir de grands troupeaux, il ſeroit fort avantageux que pluſieurs poſſeſſeurs de petits troupeaux les réuniſſent pour en faire un grand, & qu'alors les beliers fuſſent en commun, afin que tous les propriétaires ſe trouvaſſent également intéreſſés à leur choix & que tous retiraſſent un plus grand avantage de cette réunion; les gages des bergers ſeroient alors plus forts, & par con-

séquent, on pourroit s'en procurer de meilleurs que ceux qu'on auroit, si chaque propriétaire d'un petit troupeau avoit le sien particulier.

Fin.